

HENRI DUQUAIRE

# DÉCOUVRIR L'ÂME DU MAROC

PRÉFACE

DU

PRINCE CHARLES MURAT

Bibliothèque Maison de l'Orient



169996

EDITIONS DU  
**SAGITTAIRE**

ANCIENNES EDITIONS KRA  
66, RUE RODIER PARIS IX<sup>e</sup>

Il a été tiré de cet ouvrage: Cinq exemplaires sur Japon numérotés de 1 à 5 et Vingt exemplaires sur Hollande Van Gelder Zonen, numérotés de 6 à 25.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

*Copyright by Editions du Sagittaire, 1935.*

*Au Prince Charles MURAT,*

*qui m'a fait connaître  
et comprendre le Maroc.*

Paris 7 février 1935

*Mon cher ami,*

*Votre livre est nouveau. C'est pour cela qu'il me plaît. Jamais on n'avait écrit une philosophie du Maroc. Jeune français venu de Lyon, vous avez été frappé de trouver une civilisation si différente de la vôtre. Chaque spectacle était une question qui se posait à votre esprit et vous n'aviez de cesse d'y trouver une réponse. Quelle meilleure manière de comprendre une civilisation que de trouver ses points communs avec celle qui vit dans votre chair et dans votre sang? A travers des coutumes très éloignées vous avez recherché des sentiments*

*identiques, c'est pourquoi vous nous rendez si clair, si accessible, si sympathique un pays qui à beaucoup paraissait seulement pittoresque. Vous ne vous êtes pas contenté d'énumérer des solutions: vous les avez reliées en système et votre chapitre 13, comme la conclusion d'un ouvrage philosophique, présente une des explications les plus complètes qu'on ait jamais données de l'âme marocaine.*

*Naturellement, en même temps que vous découvrez leur civilisation vous pénétrez mieux la vôtre, mais ce qui fait le grand intérêt de votre ouvrage c'est que cette « reconnaissance » de deux civilisations vous amène à mieux comprendre leur support commun: le cœur de l'homme. On sent bien que depuis la première ligne jusqu'à la dernière vous êtes inquiet de savoir quels sont les vrais mobiles de nos actes. La troisième partie et surtout le chapitre « De la nature humaine » est une vue d'ensemble toute nouvelle sur le cœur:*

*elle pose même, sans en avoir l'air, des problèmes gros de conséquences tantôt avec passion, tantôt avec désinvolture, j'allais dire avec cette ironie imperceptible que vous avez remarquée chez nos amis.*

*Tout cela pourrait être pédant, ennuyeux, faux. Tout cela est passionnant parce que votre esprit ne déforme pas les faits, il se met au milieu d'eux et se laisse guider par eux. Vous nous racontez un drame vécu: vos expériences, vos étonnements, vos recherches, vos difficultés; quand vous croyez avoir trouvé une solution vous la donnez, puis vous tentez une synthèse. Votre livre est sincère: sincère dans sa pensée, sincère dans son expression; c'est pourquoi il empoigne.*

*Vos lecteurs seront bien surpris. Ils vous connaissaient sous la forme d'un économiste. Dans le journal que vous dirigez depuis 1930 à Casablanca vous avez, toujours en vous fon-*

dant sur les faits, élaboré une doctrine de l'économie marocaine qui s'est imposée au public par son évidence et qui a très souvent éclairé le gouvernement. Je ne suis ni un économiste ni un philosophe mais depuis plus de vingt ans je travaille au Maroc: j'ai d'abord participé à la pacification comme soldat, ensuite à la mise en valeur comme colon; dans ces différents états je me suis entouré de marocains que j'aime et qui ont toujours été pour moi de précieux collaborateurs. Je crois connaître le pays sous tous ses aspects; eh bien je puis vous affirmer que vos idées sur l'âme indigène sont neuves et justes.

Votre curiosité a poussé dans des domaines très différents des pointes hardies. Economie politique, psychologie, philosophie. Continuez vous serez un créateur, c'est ce qui nous manque.

Vous ferez naître d'innombrables critiques.

*N'ayez crainte, bâtissez et rappelez-vous que seuls les monuments attirent la pioche des démolisseurs.*

*Bien cordialement.*

Charles MURAT

## AVERTISSEMENT AUX LECTEURS

La plupart de mes lecteurs ne trouveront pas dans ce livre ce qu'ils pensaient, mais autre chose: je tiens à les prévenir afin que leur déception ne soit pas trop vive.

H. D.

1<sup>re</sup> PARTIE

## I

Quiconque, pour la première fois, arrive au Maroc est arraché à ses habitudes et jeté sur un satellite de la terre. Un homme n'est pas un homme s'il s'habille d'un burnous et mange avec les doigts. L'épicier sur sa montagne de raisins secs, le porteur d'eau chargé d'une outre, l'écrivain public, le chamelier, le sacrificateur sont des joujoux. Nous les photographions. Nous voudrions les toucher. Le mot de Montesquieu sur les Persans est très profond.

Nous nous lassons très vite.

Au Maroc depuis un mois, vers la fin de 1929, j'assistai à une scène étrange dans la ville indigène de Fès. J'avais entendu une musique aigrette, un seul air qui revenait

toujours. Me guidant au son, je m'enfonçai dans le dédale des petites rues. J'arrivai dans une impasse. D'une porte ouverte jaillissait une faible lumière. J'approchai. Une misérable salle était pleine de monde : des hommes et des femmes qui se courbaient et se redressaient sans cesse. Toujours la même musique, toujours le même mouvement. Les femmes se distinguaient par leur frénésie. Hypnotisées, elles devenaient musique et mouvement. L'une d'elles se brisa, les muscles tout à coup défaits et tomba masse inerte. On l'emporta, on lui essuya le visage, la danse ne fut pas interrompue. Une autre femme s'effondra, puis une autre, puis une autre encore. Le cercle se resserrait. La musique et le mouvement restaient les mêmes. Je me retournai et regardai la rue. Autour de moi des hommes, des femmes, des enfants esquissaient le même mouvement. Je regardai plus loin : de tous côtés des gens arrivaient et dansaient. Je fis quelques pas. La rue était obscure, tout au bout une lumière tremblait. Dans cette tache rousse je vis une petite fille qui marchait en

dansant. Elle était très jeune puisque son voile ne cachait point son visage; elle quitta la lumière, entra dans l'ombre: elle approchait, elle me heurta, elle se redressa, me regarda de ses grands yeux dilatés, comme sortant d'un rêve, chancela une seconde, esquissa un mouvement de balancier et fut brusquement entraînée dans la danse. Alors je partis car je sentais un malaise dans mes nerfs, il me semblait que mes jambes elles aussi voulaient suivre la cadence et mon cerveau se remplir tout entier, s'imprégner de cet air aigrelet... Avant qu'il ne soit trop tard, je me retournai vers ce spectacle qui tranchait avec toutes les scènes précédentes. Alors je me surpris à murmurer: « Ils seraient bien étonnés. » Qui, ils? Ceux de France. Étonné, je compris que je ne l'étais pas moi-même. Combien de fois l'ai-je entendu ce mot: « Ils seraient bien étonnés » dans des lieux où tout le pittoresque du monde semblait s'être réfugié.

Ce qu'il y a d'admirable, c'est que notre pittoresque n'émeut pas longtemps les indigènes. Quand ils ont vu une machine ils con-

naissent notre univers. La première Ford leur semble extraordinaire : un sous-marin, une moissonneuse-batteuse, ne sont qu'une Ford perfectionnée.

Je dînai à Fès dans une vieille famille. Le Père, vieillard à barbe blanche qui n'avait jamais mis les pieds dans la ville moderne, me faisait expliquer les derniers perfectionnements de la mécanique. Il ne savait pas le français, son fils nous servait d'interprète. Nous parlâmes de l'aviation. Son visage était radieux. Comme je lui décrivais certaines prouesses de nos aviateurs, il me demanda très simplement : « Est-ce qu'ils peuvent escalader le ciel ? » Comme je lui répondais : « Non » son visage se rembrunit, il me parla d'autre chose. Le ciel des aviateurs n'était plus digne de retenir son attention. Au-dessus de lui il existe le ciel des anges et du Bon Dieu. Ce ciel est encore mystérieux. Le jour où nos machines le violeront nous mériterons l'étonnement, ce jour-là mais pas le lendemain. L'autre, celui de dessous, comme la terre, comme l'onde est le domaine des machines. Qu'el-

les soient lentes ou rapides, simples ou compliquées, peu importe, leur présence là-haut ou là-bas ne peut surprendre.

## II

Le pittoresque ne pouvait alimenter ma joie. Je le comprenais. J'aurais voulu aimer les spectacles de l'art et de la nature pour eux-mêmes, les aimer pour leur beauté, pour ce sentiment qui naît en moi spontanément, avant tout effort et toute discussion, devant Notre-Dame de Paris.

J'ai scandalisé beaucoup de mes amis: « Je ne comprends pas l'art arabe » leur disais-je. Ils s'indignaient poliment.

En moi-même je ne m'estimais pas tout-à-fait sincère. Je ne haïssais point ces motifs compliqués, ces ors qui luisaient doucement à la lumière des lampes, ces mosaïques vieux vert et vieux jaune. Toutes ces choses étaient pour moi comme une femme dont on cherche

en vain à saisir les sentiments dans des yeux trop froids : elles m'étaient presque hostiles.

J'ai passé de longues heures, à Fès, dans les médersas, devant les fontaines, dans les magasins. Je me raisonnais, je cherchais des motifs d'aimer et je ne les trouvais pas.

Mon admiration se jetait en avant sur l'objet mais ne pouvait le saisir. Toutes les habitudes de mon intelligence, de mon cœur, de mes sens même, formaient un filet où elles se prenaient : il m'eût fallu déchirer mon passé.

D'abord le plâtre. Nous autres latins, nous sommes sensibles à la matière. Nous aimons qu'une statue soit de marbre ou de bronze, une table de chêne, qu'un tableau soit peint de solides couleurs. C'est notre intelligence qui se choque d'une disproportion entre les deux éléments qui forment l'œuvre d'art. « *Mens sana in corpore sano* » est une formule très française. Ensuite l'abondance des détails nous surprend. L'art exige l'équilibre : amateurs d'idées claires nous voulons que cette hiérarchie apparaisse avec netteté. Lorsque nous créons c'est par dépouillement. Nous supprimons les éléments secondaires, nous

ne laissons de l'œuvre que l'essentiel. Les Arabes accumulent les détails, ils ne craignent pas que leur œuvre paraisse confuse. Ils dominent cette abondance, ils ne laissent aucun désordre. L'œuvre possède son unité mais elle est répandue; le regard ne sait où s'accrocher, d'où prendre sa perspective, il lui manque un sommet d'où saisir le paysage dans son ensemble et l'analyser dans sa minutie. Enfin l'absence de visage nous glace. Il nous faut habiller de formes vivantes, les lignes et les teintes. Il y a là une forte habitude de nos sens et de notre imagination. L'intelligence n'y est pour rien: il est moins raisonnable de mettre comme nous un corps sur un mur ou sur un plafond que des teintes et des dessins linéaires.

L'art berbère est beaucoup plus près de nous: un tapis est un rectangle de laine blanche mêlée de poils fauves ou ornée de losanges noirs; une poterie est une assiette ou un vase de terre cuite, très grossiers, sur lesquels sont dessinés des cercles concentriques ou des chevrons, ton sur ton. Peu de couleurs, peu de lignes courbes, beaucoup de vide. « Ce n'est

pas de l'art, me disait-on; l'absence d'imagination et d'instruments a fait cette simplicité. » Peu m'importe qu'elle soit le résultat de la pauvreté ou de la volonté, elle existe, cela me suffit, elle me plaît.

Bien souvent je remontai dans la ville nouvelle, plongeur qui retrouve le grand air. Quelle joie que de regarder ces maisons blanches, polies, éclatantes de soleil, ces colonnes très simples et derrière les colonnes ces bandes brunes où l'œil se repose de la lumière, où l'élan goûte un instant d'arrêt et prend un point d'appui avant de repartir, ces terrasses très nettes, ces fers forgés, ces grandes vitres. Ces maisons répondaient à mes plus profondes aspirations: sobres, assez élégantes pour entraîner le rêve, bien adaptées au pays.

J'allai à Volubilis la ville romaine. Il me sembla trouver ma patrie. Un dédale où se dressent des colonnes, des porches, quelques objets de bronze. Je me rappellerai toujours ces poissons que je vis soudain dessinés sur une mosaïque, des poissons à peine formés, même pas vivants, gracieux, sobrement tracés et qui convenaient admirablement au rôle qu'on leur faisait jouer: décoration d'une pis-

ciné. Je les regardai avec une telle joie que mes amis eurent de la peine à m'emmener.

Les habitudes qui m'empêchaient de voir ce qu'il y a de beau dans l'art indigène se sont maintenant rompues: j'entre en contact direct avec lui. Je reste, sans me lasser, de longs moments devant une vieille porte, une mosaïque, une enluminure. Je sens alors au fond de moi le même ineffable sentiment qui me fait dire d'une toile qu'elle est belle et que je l'aime. L'analyser? Je ne le pourrais sans emprunter le discours qui est affaire d'intelligence. Ici l'intelligence n'est pas souveraine.

### III

La source unique de mon tourment n'était pas le regret de comprendre mal mais à l'instant où je commençais d'aimer la crainte irraisonnée de ne pas bien voir sous l'angle et la lumière justes, de perdre un peu de la joie qui m'était donnée ou de ne pas saisir celle qui m'était offerte.

Je parcourais le pays en tous sens, de Fès à Marrakech, de Meknès au Tadla. Devais-je rester quelques jours dans une ville, je faisais d'interminables promenades. Le soleil ni la fièvre ne m'arrêtaient. J'aime aux beaux jours d'été m'étendre sur mon lit en regardant un rayon de lumière qui passe par les volets. J'étais insensible à ce plaisir. Il me fallait marcher, marcher toujours, marcher jusqu'à l'accablement.

Il est une heure divine à Fès: celle qui précède le coucher du soleil. J'allais au tombeau des Mérinides. On y domine la cité qui allonge sa nappe grise au creux des collines, parmi les aloès, les orangers et les figuiers. A cette heure le soleil qui écrasait les reliefs s'allège. Les maisons, les terrasses, les jardins apparaissent. Fès sort de la nuit de lumière qui la noyait. En même temps qu'à nos yeux elle se révèle à notre âme: les rires des femmes, le chant des aveugles, le murmure de l'eau, les cris des enfants, les appels du muezzin se mêlent, se heurtent de toutes parts aux collines, montent comme le souffle d'un orgue et se répandent, à la hauteur des cimes, dans l'air libre. D'où je suis, l'oreille attentive ou distraite, entend un murmure confus ou des sons distincts, véritable concert qui prolonge la ville jusqu'à moi. Tous les soirs, à ce moment, de grands oiseaux blancs, le cou tendu, en bandes traversent le ciel et reviennent. Je ne sais depuis combien de siècles ils font ce manège, mais tous les soirs je les ai vus reprendre leur promenade dans le même sens, avec la même lenteur et la même majesté, blancs au-dessus de la ville grise, en silence au milieu

du murmure. Il faut demeurer, communier avec la grande ville indéfiniment. Avouerais-je que je ne le pouvais ? La grande ville là-bas m'attirait. Je savais le contact de la chair moins intime que celui des regards. Malgré moi je descendais, je plongeais dans les ruelles obscures et dans le tintamarre, je ne trouvais rien et j'avais perdu ma grande ville, là-bas, toute grise sous les oiseaux blancs.

Je me rappelle avoir autrefois subi le même élan. Je commençais l'étude de la philosophie. Je ne pouvais me donner entièrement à un problème. Il me fallait aller de l'un à l'autre sans m'arrêter jamais. Je répétais sans cesse le soupir du petit Renan : « Que ne puis-je tout embrasser ? ».

Pour jouir d'un spectacle comme pour comprendre un système philosophique il ne faut pas le forcer, il faut le subir, le laisser entrer en soi aussi lentement, aussi profondément qu'il veut, il faut devenir son familier.

A la fois contemplatif et homme d'action le voyageur ne goûte qu'un plaisir trouble : le feu qui dévore ses muscles l'empêche de s'abandonner tout entier ; son plaisir est assez fin

pour qu'il s'interroge: il cherche s'il valait la peine de faire tant de kilomètres.

Quand j'étais un voyageur au Maroc, je pensais à la France avec nostalgie. J'avais en ma mémoire des spectacles insignifiants. L'un d'eux n'est qu'un mur, un vilain mur bistre devant lequel des martinets glissent en sifflant. Il me plaît, je le regarde sans me lasser. Pourquoi chercher ailleurs? Je poursuis le spectacle ou le plaisir? N'étais-je pas heureux devant mon mur bistre ?

Ce qui fait mal ce n'est pas l'élan vers l'objet; au contraire notre joie est aiguë lorsque nous ouvrons les bras, penchons le corps, tendons les jarrets. Ah! ces descentes vers Fès au milieu des figuiers qui sentent bon. La ville approchait, je distinguais un à un ses traits plus nets, j'entendais sa respiration, j'allais la saisir à pleins bras et sentir le battement de son cœur; je descendais essayant de dominer mes sentiments, j'allais plus vite que je n'aurais voulu et lorsque j'avais franchi le rempart, me retournant je me disais: « De là-haut la nuance des terrasses doit tendre au violet, les oiseaux blancs se colorent de rose ». Je regardais avec haine tout près de moi ces

boutiquiers derrière leur motte de beurre, ces flâneurs et ces gamins qui manifestaient une joie insolente.

Crois-moi, regarde très simplement, très calmement, oui, comme un enfant las de courir, les joues en flamme et le cœur battant perd ses regards dans le ciel.

## IV

Quel tumulte dans ma tête pendant ces premières semaines ! Toutes les impulsions, violentes et contradictoires ! Aujourd'hui encore j'ai de la peine à les dissocier. Quatre ans ont passé, mais elles adhèrent les unes aux autres comme des barres de fer après une explosion.

Avant même que la sérénité me soit venue et m'ait permis de comprendre la beauté de l'art et des paysages, je goûtais un plaisir, moins fin sans doute, mais qui, sans être à l'abri du trouble, lui est moins vulnérable, la poésie.

Je jetais une passerelle entre les scènes que j'avais sous les yeux et d'autres dans ma mémoire : ce fut la plus constante source de ma joie depuis mon arrivée au Maroc.

De nombreux souvenirs se réveillent en moi

devant la vie indigène: une femme sur son ânesse grise et son mari à côté sont une évocation de l'Évangile, un taureau qui va au sacrifice entouré de jeunes gens qui jouent de la flûte me rappelle l'antiquité latine, les portes de Fès qui se ferment le soir, le Pacha qui condamne à la bastonnade, le jeune homme qui se promène un poignard au côté, le conteur qui rythme son récit en pinçant une viole me font descendre en plein Moyen-Age.

Ce que j'aime ce n'est pas ce que je vois de mes yeux, c'est ce que j'ai dans la tête: ce souvenir né d'un livre ou d'un autre spectacle. C'est cette vie biblique ou latine ou médiévale qu'autrefois des vers ou des conversations ou des paysages ont créée. Ce que j'aime c'est aussi le voyage qui me conduit de ce spectacle ou de ce livre à ce souvenir. Esprits et corps tout à la fois nous aimons l'indécis, le clair obscur, ces moments où nous abandonnons la matière et ne trouvons pas encore l'âme. Entre la joie du théorème bien compris et la joie des sens repus il y a le rêve. Il nous est nécessaire car le passage de la chair à l'esprit nous définit, aussi bien que ces deux extrêmes.

Combien de fois, au début, me suis-je étonné qu'on me vantât des poignards et des tapis anciens que je ne trouvais pas plus beaux que les neufs. A vrai dire, je leur refusais aux uns et aux autres toute beauté. Leur seul charme était pour moi leur exotisme. Ne leur suffisait-il pas, me disais-je, qu'ils soient loin ? Pourquoi faut-il qu'ils soient vieux ? Les gens du pays les voyaient tout proches : ils les refoulaient dans le passé afin de donner du champ à leur rêve. Ce passé était vide pour moi, il n'en venait aucun souvenir. Un toit de briques rouges, les premières gouttes de pluie qui font sortir l'odeur de la terre, me remuaient jusqu'au fond des entrailles : « Ça sent la France ».

Je suis au Maroc depuis quelques mois. On m'invite à une promenade dans le Rif. La voiture s'arrête. A ma droite, une colline en pente douce, couverte d'une herbe légère et d'une douzaine d'arbres, à ma gauche, une immense plaine, sans relief, plate, dorée, luisante comme une sole frite arrosée de citron. Tout au bout, des montagnes bleues. Dire qu'elles sont sorties d'un paysage de Léonard de

Vinci n'est pas faire de la littérature. Elles ont cette forme et cette couleur. Il vient de la colline, à droite, un air de flûte. Mon oreille l'écoute avec plaisir, mais je sens en moi un malaise physique. Cet air voudrait m'évoquer quelque chose, mais il n'y réussit pas. Un air comme celui-ci, dans la campagne, je l'appelle d'habitude, air de pipeau et je vois en imagination des pâtres aux longues robes blanches qui s'asseyent à l'ombre d'un arbre et mangent des châtaignes et du fromage. Je l'appelle quelquefois air de cabrette et je pense aux bergers de chez moi, avec leur litre de vin, leur salade à l'ail et leur bouriol, ce plat dont le nom est vide pour les autres mais pour moi rempli de souvenirs. Cet instrument-ci, je ne l'appelle pas cabrette ou pipeau ni son maître berger... Je voudrais avoir lu, lu beaucoup sur les Berbères. Je voudrais être quatre ans plus tard : avoir là, en moi, tout un passé prêt à surgir... L'air est agréable à mes oreilles. Les muscles de ma poitrine se contractent légèrement comme si j'allais vers un rêve. Je dois les calmer. Partons... Cet air aura laissé

tomber la première des gouttes qui feront le lac de ma mémoire.

Bientôt je n'avais plus besoin de fouiller mon passé de France. Un son de flûte dans l'Atlas et je rêvais à ce berger en burnous brun, sur le seuil de sa maison, qui mettait un doigt sur sa bouche en disant « Salama-leikoum ».

...On discute beaucoup de la poésie. Qu'est-elle sinon une évocation. Le jeune homme devant les ruines d'un château féodal qui songe aux chevaliers ses hôtes est un poète. Pourquoi la ruine n'est-elle pas un poème ? Le rêve peut s'y suspendre, elle n'est pas faite pour soutenir le rêve. Voyez le sonnet pour Hélène : il évoque naturellement.

Les mots représentent des sensations, des images ou des sentiments. Ils seront la base sur laquelle notre pied prendra son appui pour bondir dans l'irréel ; ils ne suffisent pas, ils n'impriment aucun élan et c'est l'élan vers l'évocation qui nous donne la joie poétique, sinon chaque mot serait un poème : il leur manque le rythme ; c'est lui qui nous sou-

lève. Nous sommes quelquefois entraînés au rêve par autre chose que le rythme : les spectacles, l'alcool, la prière; nous sentons alors en nous la joie poétique, mais il est évident que le rythme est notre grand ressort; il s'aide lui-même de forces qui n'appartiennent pas dans leur essence au poème: l'harmonie des mots par exemple. Des mots mis en phrases cadencées pour créer le rêve désignent un poème. Et pourtant tous les systèmes de mots qui répondent à cette définition ne sont pas poétiques: c'est qu'ils échouent, ils ne mettent pas en branle « cette activité autre que la raison », « ce mystérieux courant », ils n'atteignent pas cette partie de nous qui s'éloigne de l'esprit et du corps et qui cependant est nous-même, siège, peut-être de « l'ineffable » dont parlait Henri Brémond.

On voit sur les places publiques des centaines d'arabes qui restent tout un après-midi à entendre un conteur qu'ils ne comprennent pas: ils seront incapables de traduire ses paroles en termes clairs, cependant, à leur visage on voit qu'ils ressentent l'émotion poétique. Il leur a suffi de quelques mots saisis par-ci, par-

là, mais enchâssés dans une phrase dont ils percevaient la cadence: par l'effet du rythme chaque mot est devenu une incantation.

## V

C'est à cette époque que parut « Fès ou les Bourgeois de l'Islam ». Je fus très frappé de cette phrase où les Tharaud accusent les arabes de ne pas savoir goûter la poésie de l'amour.

Ils se jettent sur leurs femmes sans les déshabiller, disent-ils, et ne prennent à cet acte qu'un plaisir de bête ! « Sur le matelas couvert de mousseline qui court tout le long de la chambre l'amour n'est qu'un geste brutal, que n'accompagnent point les grâces de l'esprit ni l'agrément des caresses. »

Je sentais qu'ils avaient tort : un peuple entier ne peut être dénué de poésie. Depuis, des faits nombreux dont j'ai entendu le récit ou dont j'ai été le témoin sont venus me donner raison.

Les marocains nous choquent parce qu'il n'est pas dans nos habitudes d'ouvrir nos lits à des femmes vêtues : nous aimons les désirer, les dévoiler peu à peu, les posséder par les yeux et l'esprit avant de jouer le dernier acte ; c'est malgré nous que nous interrompons ces moments qui précèdent l'amour — ces moments qu'on voudrait éternels — et dont nous brisons, par nécessité, l'enchantement.

Mais ils distinguent comme nous l'apaisement d'un besoin physique et la satisfaction d'un désir dont la source est à la fois l'esprit et le corps et qui s'enveloppe de poésie.

Comparez la maison d'illusions chez eux et chez nous.

En France, il n'y a pas de lieu plus vulgaire, plus brutal, plus horrible, sinon le quartier réservé. Une centaine de maisons les unes à côté des autres, un troupeau de quatre ou cinq mille prostituées parquées entre des murailles y seraient un spectacle d'enfer. Au Maroc, c'est une vision charmante. Les femmes vivent là, tranquilles, dans la rue, parmi les boutiques, les fontaines et les mosquées, au pas de leur porte, vaquant aux soins de leur

ménage et devisant comme des villageoises. Elles sont jeunes et simples, et quelques-unes jolies; elles ont l'âme aussi enfantine que le corps. Elles n'aiment pas le vice; elles distinguent le bien du mal: lorsqu'elles reçoivent des propositions trop grossières elles chassent, d'un signe, le démon. A Fès, elles refusent de se laisser photographier parce que le Coran l'interdit. Elles observent strictement les lois du carême. Les amoureux ne vont pas les trouver dans le but précis de soulager rapidement un besoin, mais pour rire et boire, nous dirions: pour flirter. Ils emportent des mandolines et jouent des aubades à leurs fenêtres; ils les poursuivent dans la rue, les saisissent par leurs lourdes robes et, dans le tintamarre des bijoux d'or qui se choquent, ils les embrassent. On entend des rires, on voit des manteaux blancs et des robes colorées qui se fuient et se rapprochent. Brusquement un manteau suit une robe et disparaît; on boit le thé, on bavarde, on chante sur des airs andalous, puis on se jette l'un sur l'autre.

Celui d'entre eux qui décide de se marier n'a pas le droit de connaître la femme qu'on lui propose: il s'efforce de l'apercevoir par

une terrasse, mais ce sont uniquement les récits de sa mère ou de ses sœurs qui l'instruisent: il interroge longuement: « A-t-elle des yeux de gazelle, son cou est-il flexible comme celui d'un cygne, est-elle aussi resplendissante que la lune et son âme n'est-elle point trop irascible? »

Mêlant ce qu'on lui dit à ce qu'il a vu il s'en crée une image charmante; il en rêve d'autant plus que ses sens sont mal renseignés; il la désire comme un objet merveilleux et lointain. Les fêtes du mariage sont longues, elles aiguissent son appétit. Lorsqu'on lui donne sa fiancée il ne doit point y toucher la première nuit, mais s'étendre à côté tout vêtu et jusqu'au matin lui faire sa cour. C'est la nuit suivante qu'il peut satisfaire une faim exaspérée par l'attente et l'imagination: comme d'habitude, il le fait gloutonnement.

Plus tard, lorsqu'il voudra sa femme il ne se livrera pas avec elle, à ces marivaudages où le corps et l'âme prennent part tous deux. Au milieu d'une conversation, en buvant le thé, en écoutant la musique, il la couchera sur les coussins, et sans se dévêtir ni l'un ni l'autre ils s'étreindront.

Formules différentes, même idée...

Les reflets de la peau, le frôlement des doigts, la tendresse des regards, un sourire, la pression des lèvres, voilà ce qui ébranle notre âme, met un dieu en nous, voilà ce qui nous transforme et nous emporte : l'acte n'est qu'une conclusion. Rythme essentiel il nous asservit, rythme identique à lui-même partout et toujours il peuple nos conversations, mais rythme trompeur fait pour un autre que lui, générateurs des plus fallacieux mirages nous avons tort bien souvent de le hâter. Les arabes prolongent les paroles et les jeux qui sont plus que les caresses chargés de poésie. Ils savent que la mort, même très belle, viendra trop vite : comme les espagnols sur l'arène ils font précéder le sacrifice indéfiniment de cocardes, de musiques et de banderilles.

L'acte charnel n'est pour eux, disent les Tharaud, qu'un geste brutal. C'est la preuve qu'ils donnent une place de choix à la partie de l'amour la plus exquise : celle qui est faite de désirs sans but avoué et d'images sans contact avec le réel.

L'imagination est la chambre magnifique

pleine de parfums, d'horizons, toute palpitante de passions: l'acte n'est qu'une porte par où l'on fuit un trop grand bonheur.

## VI

En même temps que « Fès ou les Bourgeois de l'Islam » j'avais acheté une traduction du Coran. Il ne faut voir là aucune impiété. Chez mon libraire les livres qui parlent du Maroc sont tous rangés sur le même panneau. L'ayant ouvert au hasard je compris à la disposition typographique que mes réflexions trouveraient une nourriture. Je l'emportai et, sortant de là, je pris à la Bibliothèque un recueil de « Commentaires ».

Voici la strophe devant laquelle je suis tombé en arrêt :

*« J'en jure par le mont Sināï  
Par un livre écrit  
Sur un rouleau déployé,  
Par la maison peuplée,*

*Par la voute élevée,  
Par la mer gonflée,  
Le châtement de Dieu est imminent ».*

Malgré la traduction, un peu de souffle primitif arrivait jusqu'à moi.

La poésie des « Commentaires » est également vive.

Je tiens à citer un passage où Abder Rahim raconte la création de la mort :

« Quand Dieu créa la mort, il la sépara des créatures par mille voiles. Dieu l'enchaîna avec sept mille chaînes de la longueur de mille ans.

Jamais les Anges n'approchèrent d'elle ni ne connurent le lieu où elle demeurait, ni n'entendirent sa voix, ni ne surent qui elle était, jusqu'au temps d'Adam. C'est alors que Dieu donna pouvoir sur elle à l'Ange de la Mort: « Mais, Seigneur, dit l'Ange, qu'est-ce que la mort? » Alors Dieu ordonna d'enlever le voile qui la cachait afin que l'Ange de la mort put l'apercevoir. Ensuite Dieu dit aux Anges: « Tenez-vous debout et regardez-là ». Et tous se tinrent debout et la regardèrent. Alors Dieu dit

à la Mort: « Vole au-dessus d'eux ». Aussitôt la Mort déployant ses ailes et ouvrant tous ses yeux vola au-dessus d'eux. Quand les Anges l'aperçurent, ils tombèrent évanouis et restèrent dans cet état l'espace de mille ans. »

Voilà les mots qui firent et propagèrent l'Islam. Ils ont perdu beaucoup de leur force sur le cœur des musulmans.

J'en ai interrogé beaucoup sur le Livre. Je les choisissais parmi les plus religieux. Ils m'en récitaient des passages, ils avaient de la peine à les traduire et dès qu'ils le pouvaient ils abandonnaient ces exercices; tout naturellement ils me racontaient des légendes qui n'avaient été créées ni par Mahomet ni par ses commentateurs mais par l'imagination en délire des marabouts; alors ils ne tarissaient pas et leurs yeux brillaient; ils trouvaient dans ces récits une émotion dont les textes sacrés étaient riches autrefois mais dont ils sont vides aujourd'hui.

C'est que la poésie vieillit vite. Dans la mesure où elle n'évoque plus elle cesse d'être: les mots ne sont plus liés aux mêmes états

d'âme ou notre oreille n'est plus sensible à certains rythmes. Un récit du Christ lu par un prêtre ne rassemblerait pas des milliers d'hommes sur les bords du lac de Tibériade. Il lui manquerait les images dont étaient peuplés le cerveau du Christ et celui des Juifs; nous ne saisissons plus les chansons de geste et les discours des tribuns révolutionnaires sont d'une grande platitude. Il n'y a de littérature que contemporaine. Même les auteurs anciens que nous lisons avec plaisir ne retentissent plus au tréfonds de notre âme. Nous avons beau à la suite d'un Victor Bérard, saisir toutes les allusions d'Homère, elles ne provoqueront pas en nous un très grand frisson lyrique; notre ouïe n'est pas faite aux vers grecs; une expérience amusante serait de les réciter à la manière des conteurs arabes. Soyons sincères. Racine a beaucoup changé. Nous sommes sensibles à la musique du vers; le drame lui-même ne nous bouleverse pas, ou bien il nous faut des efforts que l'auteur n'a pas voulus.

Les poètes, et plus encore les prophètes devraient, brisant avec le siècle, plonger au fond de notre cœur, en tirer ce qui ne change pas.

Combien ont réussi? L'éternel est en nous, il guide nos pas à travers les formes changeantes du moment. Le drame est que nous n'arrivons jamais à le saisir. Un abîme nous sépare de nous.

Parce que sa langue est trop savante la plupart des musulmans ne trouvent dans le Coran qu'un ensemble de formules: ils ont beau l'apprendre en chantant, ils n'en subissent pas l'envoûtement; il est devenu pis qu'un bréviaire, la règle d'une congrégation; il inspire moins d'amour que de respect: il ne fera plus les miracles qu'il a faits.

## VII

Une association d'idées dont le rythme est sans doute la source m'évoque les danseurs Aïssaouas que j'ai vus plusieurs fois à Fès et Meknès au début de mon séjour.

Ils sont une confrérie religieuse. Celle-ci se divise en clans dont chacun est sous le signe d'un animal: le lion, le chacal, le chameau. Ils empruntent les habitudes et font les gestes de leur « totem » ou plutôt ceux que la tradition lui prête; les uns dévorent des moutons vivants, d'autres se promènent avec la démarche alanguie du félin, le chacal fait le pitre et le

chameau marche sur du verre cassé. Ils dansent plusieurs jours sans arrêt, se balançant d'avant en arrière, sous un soleil torride, dans une odeur de sang. Ils tombent, se relèvent, se grisent de rythme. Ils se croient devenus leur animal totémique: la panthère se jette sur le chameau et le mord, le chameau s'ensanglante les pieds et ne perçoit pas la douleur, leurs têtes se peuplent d'hallucinations: ils voient les paralytiques marcher, ils cueillent des grenades aux palmiers nains et boivent le lait qui sort des cailloux... Je les ai contemplés un soir lorsque des torches éclairaient des chevelures secouées, des torsos nus pleins de sang, des bras qui faisaient des gestes inconsidérés, et par-ci, par-là, des corps affalés devant lesquels on prononçait des incantations... De mon hôtel, j'ai entendu toute la nuit leur tambour battre du même rythme. Le lendemain j'ai passé sur le champ de carnage. Il n'y avait plus que les tentes des retardataires et des tripes de mouton. Je pensais que le chacal était redevenu un bon père de famille, le chameau un ouvrier

et que la panthère avait repris son poste de garçon de bureau : ayant assouvi par le rythme leur désir de rêve, ils retournent à la prose de chaque jour.

Pour nous, si nous voulons nous abîmer dans un rêve passif, enfonçons-nous dans un bon fauteuil, laissons les muscles de notre corps se détendre et s'amollir. Si nous aimons les rêves plus vivants excitons notre cerveau. Il est pour cela des méthodes que l'on dit malsaines et qui peuvent provoquer l'hallucination : l'alcool, les stupéfiants. Il en est de très recommandables et que nous employons sciemment : certaines lectures. Il en est d'autres auxquelles nous ne réfléchissons pas. Songe-t-on que la marche engendre le rêve, surtout vers la fin d'une promenade, lorsque les pieds frappent le sol en cadence, et fonctionnent automatiquement ? on se voit accomplissant des actions merveilleuses. Le plaisir de l'automobile ? Pour quelques-uns, il est celui de regarder un beau paysage, pour d'autres de conduire,

pour d'autres encore d'aller vite: la vitesse c'est le danger, le danger dans une auto bien menée n'est qu'une illusion du danger, un danger vaincu d'avance, un triomphe — faites-moi frôler les arbres, disait une jeune fille à son chauffeur — pour beaucoup il est celui de rêver: un voyage en auto est un poème dont les hémistiches seraient rythmés au bruit des bielles, des ressorts, des roues et dont les rimes seraient le passage régulier des arbres à droite et à gauche: on échafaude des projets, on se remémore le passé, on fait surtout de ces rêves si singuliers et qui vous attachent si fortement, qui se rompent et dont on rattrape le bout flottant avec une joie immense: « Ah! voilà, ça y est ». Le train possède la même vertu, c'est pourquoi des hommes actifs y restent immobiles, silencieux, sans lire, fumant à peine quelques cigarettes et d'autres y font des confidences qui sont des rêves parlés: en dehors d'un train « La sonate à Kreutzer » se comprend mal; le bateau agit de la même façon

par le bruit confus des chaînes, le choc régulier des vagues, toute cette vie assourdie mais puissante et rythmée que l'on entend respirer sur sa tête, sous ses pieds, autour de soi.

Nous méconnaissions la puissance du rythme parce que nous n'avons pas l'habitude de l'isoler comme le berbère qui danse au son du tam-tam, mais il est dans tout ce qui nous aide à rêver : poésie, musique, marche, auto, train, bateau. Parfois il se mêle à des objets qui excitent naturellement nos cerveaux : il engendre des images d'une extraordinaire précision. Dans le désert de Ben Guérir près de Marrakech, j'ai fait un très beau rêve : je donnais une conférence sur l'économie marocaine, les mots coulaient de source, les idées s'enchaînaient, les gestes de ma main et le ton de ma voix exprimaient à merveille ma pensée ; à l'éclat de leurs yeux, je voyais que l'esprit de mes auditeurs communiait avec le mien. Rêve infiniment agréable pour un conférencier médiocre. Le spectacle ? Une immense étendue brûlée par le soleil, si lumineuse qu'elle pre-

nait à certains endroits l'aspect d'un lac, le ciel blanc comme un métal fondu, entre le ciel et la terre des colonnes de sable rouge qui s'élevaient et s'évanouissaient pour reparaître plus loin, bref autour de moi une mouvante cathédrale de lumière et de sable rouge. Pendant longtemps j'ai cru que ce paysage était à la source de ce rêve, je me suis souvenu ensuite que j'avais traversé le désert de Ben Guérir, dans une auto rapide, souple, et très bien suspendue.

J'ai retrouvé également le rythme, au sein d'une nuit noire où j'ai rêvé de grandeur jusqu'à la sensation tactile. C'est à Khenifra, dans le Moyen-Atlas. Je descends le petit chemin qui mène à la ville indigène. Je vois à peine le sol. Mes pieds font rouler des cailloux. Au loin quelques lumières s'allument et s'éteignent, sans doute des lanternes dans des maisons. A ma gauche, environ cinquante mètres derrière la rivière, je devine la Kasbah de Moha ou Hamou, un grand chef qui ne voulut jamais se soumettre. Après cette journée tor-

ride, la nuit est fraîche. Je veux l'étreindre. Je me campe immobile au bord du chemin. Le vent souffle des cimes de l'Atlas, il m'apporte une fraîcheur de neige qui me fouette, il glisse tout le long de ma poitrine qu'il lave de la chaleur de la journée, il entoure complètement mes jambes. Mes pieds se meuvent et se reposent dans la fraîcheur du vent, mes mains le saisissent et le caressent du dos et de la paume, mon visage est moulé par le vent dans ses moindres replis; tout mon corps s'étale dans le vent, mes yeux même le voient qui, là-haut, souffle faisant cligner ces milliers d'étoiles. Car dans l'Atlas les étoiles s'éteignent et s'allument comme un foyer dans la bourrasque. Tout près de moi le vent couche les plantes, secoue les pans de laine de quelques djelabas blanches qui passent, fait voler les bouts de cigarettes enflammées. De la rivière monte un bruit terrible. Je n'avais jamais entendu comme ce soir le chant des grenouilles. Il y en a d'angoissés, d'autres qui commandent, il y en a qui sont chargés d'amour: tous sont violents, impérieux, cadencés, ils montent, emplissent

la vallée, se traînent au ras du sol, le vent les saisit, les mêle au souvenir de Moha ou Hamou, de ses fils morts, au mouvement des plantes, des djelabas, les colle à moi, les entraîne, les perd dans le déchaînement de cette nuit jusqu'à l'extrême de ses confins. Il m'enveloppe dans le tourbillon des bruits, des lumières, de l'obscurité. Comme eux, il me fait immensité, je palpe de tout mon corps cette immensité, je roule en elle. Il n'y a plus de sons, plus de couleurs, il n'y a même pas de vent, il n'y a que l'immensité que je sens, que je vois, que je rejoins partout, de mes bras étendus, jusqu'aux deux horizons.

Le rythme est capable de saouler aussi fortement que l'alcool et l'opium, de provoquer le rêve, l'hallucination et même l'évanouissement. Le rythme est partout en nous et dans la nature. Il y a le rythme des mouvements solaires, le rythme des mouvements atomiques, le rythme de la respiration, le rythme de la veille et du sommeil. Le rythme est l'ordre des mouvements en quoi se résume toute l'activité d'icibas. Le rythme est la loi de tout être fini. Chan-

ger notre rythme nous arrache à nous-même : nous sortons de nous pour entrer dans l'hallucination ou dans la mort que préfigure la chute inerte des Aïssaouas.

2<sup>e</sup> PARTIE

## VIII

Pendant la première année je m'étais cru follement curieux du Maroc. Ce que je cherchais c'était moi. Je courais après les réponses à des questions que je m'étais posées il y a longtemps ou saisisais des sensations nouvelles que je rencontrais blotties dans de vieilles pierres, éparses dans le vent, cachées derrière les visages... tout à l'heure encore songeant à mes réflexions de 1930 je n'ai pu m'empêcher de voguer vers les problèmes qui passionnaient la jeunesse de France, avant mon départ, en 1929. Où est le temps où nous nous battions pour la poésie pure ? On m'affirme que les jeunes gens ne veulent plus réformer la poésie, mais la cité. J'ai vraiment laissé un océan derrière moi.

Ensuite ma curiosité se tourna vers d'autres objets. Ou plutôt, sans cesser de m'intéresser à moi-même, j'étudiai le Maroc avec beaucoup plus de soin : je voulus comprendre cette vie qui m'entourait de toute part.

Un des premiers mystères que j'essayai alors de percer fut celui de la culture intellectuelle des marocains.

J'avais admiré leur goût. Leurs vêtements sont à la fois sobres et recherchés : grandes tuniques de laine blanche, culottes bouffantes, gilets vieux rose, vert amande ou bleu pastel. Ils multiplient les ornements sur les objets les plus humbles : leurs assiettes sont peintes, leurs verres sont gravés, les roues et les brancards de leurs charrettes sont couverts de dessins : on n'y trouve jamais rien qui heurte. Ils s'adaptent rapidement : plusieurs de nos pachas étaient autrefois de simples domestiques. Leur conversation est vive, piquante, colorée sans exagération.

Sous la tente, perdus dans le bled, ils occupent leurs soirées à raconter d'interminables histoires, converser en vers, s'injurier en acrostiches et composer des chansons ; leurs Ulysse

et leurs Euryale sont nombreux mais ne vident pas toujours leurs querelles avec de bons mots et des palestres, leurs joutes littéraires se transforment souvent en batailles qui mettent aux prises familles et tribus. Moha ou Hamou disait à ses sujets :

*« Les montagnes du Tadla sont mes os  
L'Oum er R'bia est ma limite  
La plaine est ma proie. »*

Et les dissidents du Tadla insultaient en vers les Aït Ou Goudid soumis aux Français :

*« Malheur à toi, ton père est un renégat, ô Itto.  
Renégats vous l'êtes, puisque vous supportez  
[les chrétiens*

*Nous, nous demeurons fidèles à la voie tracée  
[par le prophète*

*Vous vous terrez pour le Hakem, nous ne for-  
[mons plus un tout.*

*O Zineb, n'as-tu pas encore enfanté avec le  
[spahi?*

Ils improvisent avec autant de facilité que les héros de l'Odyssée mais ils n'ont pas trouvé leur Homère : il suffirait que l'un d'eux re-

cueillit et amalgamât quelques-uns de ces poèmes qui sont débités sur les places publiques et qui racontent des voyages, des faits de guerre, des prouesses de cavaliers pour renouveler les « Récits chez Alkinoos ».

Ils nous déroutent parce que nous ne rencontrons chez eux ni grands généraux, ni grands architectes, ni grands médecins, ni grands poètes : c'est la preuve seulement qu'ils ne s'adonnent pas tout entier à ces techniques, je connais plus d'un Français dont l'esprit est cultivé mais dont le nom ne sera pas inscrit dans l'histoire parce qu'il n'a pas produit d'œuvre durable. La seule gloire qu'ils recherchent est celle qui donne la sainteté, mais la plupart d'entre eux témoignent dans leurs gestes et leurs paroles d'une grande finesse. Ils sont une véritable démocratie de l'esprit.

Ils commettent des fautes de goût mais presque toujours en face de la technique et de l'art européens. Ils introduisent dans leurs travaux nos procédés qu'ils estiment économiques et se passionnent pour nos vilains tapis, nos lits de cuivre, nos oiseaux mécaniques. J'ai été stupéfait de voir chez un notable, fichée contre

une magnifique boiserie ancienne une plaque de verre sur laquelle étaient alignés un vaporisateur, un pot de colle et un cadre de photographie. Absence de culture ? Non, mais goût trop vif pour le pittoresque. Il nous arrive de tendre des tapis sur le mur, de mettre dans une vitrine, à côté d'un bel objet d'art, un collier, un fétiche, un poignard très vulgaires rapportés d'un lointain voyage et nous oublions de faire notre prière devant le bouddha — authentique cependant — qui trône sur notre cheminée. Je les ai du reste vus, transportés brusquement dans le domaine de nos arts, avancer sans faire un faux pas. Voici comment.

On sait qu'ils ne dessinent jamais un homme, un animal, une fleur. Ce sont nos photographies qui leur ont donné les premières représentations du monde, à tel point qu'ils appellent un tableau « photographie à la main ». Le service des Beaux Arts eut l'idée de faire dessiner des personnages par quelques artisans de condition modeste : potiers, menuisiers, garçons de peine et qui n'avaient jamais tenu un pinceau, ni même vu un tableau. S'ils

avaient été incultes, comme des enfants ou des paysans, ils auraient multiplié les détails : ils auraient fait une « photographie à la main ». Loin de là, ils ont mis quelques traits les plus caractéristiques.

Après une telle expérience je ne doutais plus de leur culture.

Je me demandais quelle en est la source puisqu'ils sont illettrés.

Je ne voulais pas faire appel à l'hérédité.

Il me fallait trouver une force venue du dehors susceptible de leur imprimer à tous un caractère commun.

Je pensai que chacun d'eux reçoit dès la première jeunesse, l'influence d'une poésie.

Ils l'héritent de la religion. Dès qu'ils entendent, on leur raconte des légendes sur la vie du prophète et des saints. Durant toute leur existence leur esprit reste peuplé de mystères qui les tirent à chaque instant de leurs occupations, les élèvent au-dessus des champs et de la marmite, les font vivre dans un monde constellé de merveilleux. Un de mes amis passa

trois mois sur un chantier : ses hommes occupèrent leurs loisirs à lui expliquer le ciel et la terre, la formation du monde, le châtiment suprême. Ils parlaient aussi naturellement de ces choses que les ouvriers français de boxe, de T. S. F. et de femmes. L'un d'eux insista sur le bonheur des croyants dans ce paradis où les hommes seront nus mais n'ayant qu'un œil sur le sommet de la tête, ne se choqueront pas des nudités voisines et ne seront pas distraits de la contemplation de Dieu qui siège tout en haut. Je croyais débarrassé de ces songes un indigène que je connais bien et qui parle couramment notre langue. Un après-midi, j'ai crié : « Djenoun » ce qui signifie « Le Diable », il verdit, fit un tour sur lui-même, les yeux fixes comme s'il allait voir, tout de poils couvert, l'être immonde. Je me promenais un soir sur un grand boulevard de Casablanca. Deux petits loqueteux dormaient, appuyés sur la même colonne : l'un avait une chéchia, l'autre non, je décoiffai le premier et coiffai le second ; ils se réveillent et se dressent en même temps. — « Tu m'as volé mon tarbouch » — « Non,

c'est Dieu qui me l'a donné ». Le malheureux qui avait perdu son tarbouch rentra ses poings et pleura en silence; j'ai compris ce soir-là que les anges et les démons les environnent comme les fées dansaient autour de nos ancêtres.

Cette explication n'est pas suffisante. Je crois qu'il faut en ajouter une autre: la fidélité aux traditions.

D'abord la tradition artisanale.

Les artisans ne sont pas libres de travailler comme ils veulent: le fabricant de tapis doit employer certaines couleurs et s'en tenir à certains dessins, le fabricant de babouches mettre une épaisseur de cuir déterminée, l'enlumineur combiner ses motifs selon des lois précises. Jusqu'à ces dernières années ils étaient groupés en corporations. Ce régime tend à disparaître, mais le service des Arts Indigènes s'est fait le « mainteneur ». C'est en appliquant des principes qui ont réussi, c'est en imitant les plus beaux modèles que les artisans s'affinent l'intelligence. Le geste qui se soumet à une grande technique est intelligent. Nous avons la manie de croire que toute culture sort des livres. Comme si l'on ne comprenait

qu'avec les yeux ! Les yeux sont la fenêtre de l'âme, disait Léonard de Vinci. Peut-être, mais alors nous avons des yeux au bout des doigts. Le peintre qui copie les toiles de Léonard et surtout s'en inspire, se forme le goût plus sûrement que s'il lisait ses traités de peinture. J'admire les potiers de Fès qui, sans se rendre compte, par amour de la tradition, combinent avec liberté cercles et losanges mais donnent aux arcs le développement, aux angles le degré qui ont fait les chefs-d'œuvre de la céramique ancienne, de l'architecture et de l'enluminure. Ils se cultivent non seulement comme s'ils apprenaient l'histoire de l'art, mais étudiaient les détails de Sainte Sophie, ou de la mosquée de Cordoue. Lorsqu'ils lâchent l'émail pour le marteau ou la conversation leur esprit a gardé la lumière et la transmet. Tous ceux qui voient ce qu'ils ont créé, depuis le paysan qui achète le plat à couscous, jusqu'au riche négociant qui fait enluminer son plafond, reçoivent un peu de l'étincelle primitive et la conservent en eux comme une étoile au fond du ciel ; il en faut beaucoup pour faire une constellation mais sans elle le ciel est

moins clair. Je suis certain que du jour où toutes les belles amphores de terre rouge, gracieuses, élancées, vivantes, dans lesquelles les femmes du bled puisent l'eau et qu'elles portent sur la tête en redressant la taille auront été remplacées par des gamelles en fer, l'esprit du Maroc se sera obscurci d'un ton.

Cette lumière du reste comme leur poésie a sa source dans la religion. Toutes les techniques : médecine, art, mathématiques, grammaire, métaphysique, agriculture, sont enseignées à la mosquée, doivent être conformes aux lois religieuses et dans leurs plus viles applications font souvenir de Dieu : l'enlumineur qui ne reproduit jamais de visage humain fuit la tentation d'idolâtrie et le terrassier retrouve Dieu dans le rythme de ses coups : il chante :

« *O visiteurs des Saints, par Dieu allez lente-*  
[ment

*Que je puisse vous accompagner*

*Mais si vous atteignez le but avant moi,*

*Ne m'oubliez pas dans vos prières ».*

Une autre tradition règne sur leur esprit : la politesse qui les guide dans toutes les actions

du matin au soir, de la naissance à la mort. Leur manière de sortir du lit, de dire bonjour, de s'habiller, de faire leur prière, d'aimer, est soumise à une loi détaillée. Aucune circonstance de leur vie, aussi fantaisiste soit-elle ne laisse leur cérémonial sans réponse. Ils agissent en conformité avec un savoir-vivre dont ils reconnaissent quelquefois le bien-fondé mais dont ils ignorent presque toujours les raisons profondes. Lorsqu'il n'est pas rationnel, il leur donne une certaine façon de penser et d'agir qui est à l'instinct ce que l'art est à la nature: quiconque apprend à sourire, donner des poignées de main, nouer sa cravate, laisser pendre les plis de sa djelaba se forme l'esprit.

Beaucoup de ces lois sont du reste conformes à la morale, à l'esthétique, à la charité, à l'hygiène et, le plus grand nombre, sous des apparences profanes, rejoignent, comme les règles techniques, la religion. Le Musulman ne dîne pas à la même table que son père, monte à cheval par l'étrier droit, se lave après l'amour, ne va pas sur les terrasses après cinq heures du soir si les femmes s'y promènent, parce que

l'homme pieux respecte son père, n'agit pas comme les chrétiens, est propre, ne convoite pas la femme de son voisin. Le berbère qui vit selon la politesse musulmane est aussi musulman que le lettré qui a étudié les commentaires orthodoxes et, comme lui, pense en musulman.

Ainsi la triple tradition : légende, technique, savoir-vivre, qui est la culture du marocain, a sa source dans la religion. La religion, voilà donc ce souffle qui passe sur chacun d'eux, se répand dans tous les plis de leur intelligence et de leur cœur, entraîne dans un même tourbillon leurs facultés abstraites et sensibles, bref toute leur vie.

Culture religieuse alors ? Oui et non. L'Islam est une religion mais puisqu'il embrasse toutes les sciences, tous les arts, toute la vie, il est une civilisation. On pourrait l'appeler civilisation religieuse.

Grande culture donnée par de petits moyens. L'indigène qui se soumet aux lois de son métier, à la politesse de son milieu, qui écoute les récits de son père ou de ses amis, s'assimile une civilisation. Il est un prêtre qui connaît

moins un dogme qu'une liturgie et des légendes. Il est un frère mineur très pieux, fanatique, dévoué, un peu borné, mais il appartient à un ordre immense et ne cesse d'officier à l'alcôve comme à l'Eglise.

## IX

Une fois ce problème sorti du champ de mon attention, un autre y vint tout seul: comment une telle civilisation s'est-elle perpétuée identique pendant mille trois cents ans à travers des âmes que l'on affirme douées de la souplesse orientale ?

La nôtre possède une multitude de moyens de conservation: les châteaux, les statues, les cathédrales, les peintres, les poètes, les historiens... Chaque moment de notre civilisation s'extériorise dans la pierre, le bois, le papier. Elle se fixe pour l'éternité et se livre à qui veut la prendre. Elle revit en nous et nous-mêmes lui donnons quelque chose que la pierre ou les pages communiqueront. Par la matière, il

y a durée et progrès; notre civilisation est stable dans ses principes, changeante dans ses modalités.

L'Islam ne se perpétue pas dans la matière. Il est tout entier dans un livre, que bien peu savent lire et comprendre. Quelques commentateurs sacrés? Quelques dramaturges? Si peu nombreux! Quant aux édifices, ils sont presque tous en ruine. Les Romains avaient laissé un pays couvert de vergers, de forêts, de ponts, de monuments. L'Islam n'a pas conservé, il a permis aux forces de la nature, le vent, la pluie, surtout l'incendie, de détruire.

Comment se transmettra-t-elle cette civilisation? Elle n'a qu'un moyen bien faible malgré la sûreté des mémoires, la tradition orale.

Etrange carrosse que des formules qui se moulent dans des idiomes très différents, et malgré la bonne volonté de chacun, subissent des pressions qui les déforment. Où serait notre civilisation si elle ne nous était transmise que dans les récits de l'Évangile plus ou moins dénaturés, les sentences latines et les proverbes du Moyen-Age? Et pourtant la civilisation musulmane dure. Elle est même figée. Un mu-

sulman d'aujourd'hui est à peu près semblable à celui d'il y a trois siècles. Le contemporain de Moulay El Mansour qui reviendrait à Fès ne serait pas dépaycé. Il trouverait à la même heure qu'au XVII<sup>e</sup> siècle ses concitoyens faisant les mêmes gestes, il n'aurait qu'à suivre la foule: aller au hammam ou à la mosquée. Ce qui fait la perennité de l'Islam tient dans des phrases que ni la pierre, ni l'écriture ne reçoivent. L'Islam se perpétue à travers l'éphémère. Quelle puissance dans les mots? Quel sortilège?

Un fait évident doit nous guider dans la recherche des explications: les formules arbitraires et accessoires, celles qui ne sont pas fondées en raison et n'ont avec les lois religieuses qu'un rapport artificiel, se maintiennent aussi solidement que les règles fondamentales: le Musulman donne des poignées de main en quatre temps, mange avec les doigts, fait des boulettes de couscous, porte le fez, ce sont des articles de son credo, presque aussi vivaces que le jeûne du Ramadan, la prière cinq fois par jour et l'interdiction de la viande de porc. Il est très attaché à une multitude de pratiques plus qu'étranges: pour chausser

ses sandales, on commence par celle de droite, on se déchausse par la gauche, on place un morceau de sel dans la main du nouveau-né, on met près de son lit une jatte d'eau ou un pistolet chargé, on se lèche la main après avoir mangé et avant de l'essuyer, le jeune marié porte au côté une épée ou un poignard, on arrose de lait le seuil de la maison, on ne refuse pas ce qu'on vous demande trois fois... mais nous pourrions remplir un volume.

Rapprochons ce fait d'un autre.

En France, les règles de politesse les plus respectées ne sont pas les plus essentielles ni même les plus logiques. Ce qui intéresse les français ce n'est pas de savoir qu'on ne choque pas les regards de son voisin par une tenue négligée mais de connaître la manière de se présenter, de terminer une conversation, congédier un importun, être aimable sans être obséquieux, s'habiller dans les différentes circonstances, art que l'on possède souvent à son insu mais dont on remarque l'absence chez les autres. On s'attache à tous ces préceptes et particulièrement à ceux qui sont le signe d'une caste; on les a reçus de sa famille, ils ne se

trouvent ni à l'école ni dans les livres, ils se transmettent par l'exemple beaucoup plus que par les conseils, pour eux on fait quelquefois d'énormes sacrifices: combien de jeunes filles se sont privées de mari plutôt que de vivre dans un milieu social où les lois de leur civilisation sont ignorées ?

Du coup, nous avons une explication. Les indigènes s'attachent à des formules comme nous à notre politesse afin de se distinguer du vulgaire. Voyez l'étalage qu'ils font devant les autres et surtout devant les étrangers de leurs coutumes. S'ils boivent du vin, c'est en cachette et lorsqu'ils sont vus ils en rougissent moins comme d'un péché que d'une malséance. Ils ne se sont jamais montrés si rigoristes que depuis l'occupation française; à Marrakech, ils consignent aux infidèles certains quartiers alors qu'en 1906 nous entrions dans les mosquées.

Les Français du Maroc les comprennent d'autant mieux qu'ils connaissent un sentiment analogue: nous leur avons parlé de nos institutions, d'autos, d'avions, nous avons chanté la gloire du progrès, même si nous le méprisons, parce que ces choses sont notre signe.

Nous avons cependant de la peine à imaginer qu'on reste aussi fidèle à des rites. Nous sommes très attachés aux nôtres, mais nous ne saluons plus comme au XVII<sup>e</sup> siècle.

Rappelons-nous que les musulmans sont encore plus qu'une caste, une secte religieuse: comme nos moines, ils sont fidèles à la règle de leur ordre et lui obéissent servilement. Tous nos ordres ont le même dogme, la même doctrine, le même idéal, ils se différencient par des règles et des vêtements; somme toute, un ordre est une coutume. A ce petit ensemble de rites les religieux sacrifient non seulement la liberté mais quelquefois la vérité et la charité. Il existe un « orgueil des congrégations » analogue à celui des musulmans et qui dégénère quelquefois en fanatisme. Au moment de la querelle des Molinistes et des Thomistes, le Pape Paul V écrivait à l'Ambassadeur d'Espagne: « Il déplait beaucoup que ces religieux procèdent avec une haine sauvage et comme enragés les uns contre les autres. » Il n'eût pas condamné en termes plus durs les musulmans qui persécutaient les chrétiens. Un homme afin de se distinguer aux regards de Dieu épouse des règles: elles lui

servent à se distinguer aux regards des hommes. C'est aux heures du lever et du coucher, à l'originalité des privations et des prières, à la coupe des habits qu'il attache son âme.

Mustapha Kemal Pacha savait bien qu'il porterait un coup à l'Islam lorsqu'il obligeait les Turcs à s'habiller, écrire et manger comme tout le monde.

Je pense à une autre explication qui ne contredit pas la précédente : les Musulmans vivent dans la durée comme nous vivons dans l'espace. Religieux, rêveurs, poètes, ils coulent dans le temps qui est le domaine de l'esprit, suspendus à des traditions. Matérialistes, pratiques, réalisateurs, nous nous étalons dans l'espace qui est le domaine de l'action, et nous plaçons des barrières autour de nos biens. Il faudrait admettre entre eux et nous une différence métaphysique...

## X

Une habitude qui n'est rattachée à aucun monument durable et qui s'est transmise, intacte, de génération en génération, voilà un fait que l'esprit admet difficilement. Il cherche un biais, il se demande si cette civilisation n'est pas, au moins, fixée à un sol, serrée entre des frontières, amarrée quelque part sur l'Océan du Monde... Voilà qu'abandonnant le précédent, j'étais aiguillé vers un nouveau problème.

Je lui cherchais sans insistance une solution lorsqu'un épisode de notre avance militaire me la fournit.

En 1932 près de 15.000 hommes dans la région du Tafilalet firent leur soumission.

Lorsqu'ils eurent décidé de se rendre, ils envoyèrent une ambassade: « C'est bien, leur fut-il répondu, mais conduisez tout le monde, guerriers, femmes, enfants, vieillards dans la ville de X... » Le feu cessa. La caravane se mit en route. On n'accompagne pas 15.000 individus qui marchent égayés à travers le bled. Ils avancèrent à l'intérieur du pays, seuls. C'est à peine si l'on reconnaissait par-ci, par-là, un de nos partisans qui causait avec son ami ou son frère retrouvé. Cette marche en avant ressemblait à une victoire. Le pays leur appartenait puisqu'ils y étaient, puisqu'il n'y avait personne en dehors d'eux.

Ils ne songèrent pas à s'installer en maîtres. Des camions passèrent, ils n'en avaient jamais vu, ils ne savaient même pas ce qu'est une voiture à cheval. Ils les arrêtaient comme des taxis. En auto, sur des chevaux, des mules, des ânes, à pied, ils arrivèrent. Ils furent 15.000, en armes, rassemblés dans cette garnison sans importance. Un observateur du dehors aurait cru qu'ils l'avaient investie. Pas du tout, ces guerriers qui n'avaient jamais voulu de notre domination, qui nous avaient tant haïs et nous

avaient causé tant de pertes, au moment même où on le leur demanda, déposèrent leurs armes.

Quelques mois plus tard je trouvai un compte-rendu de notre avance dans le Djebel Sagho : « Les nouveaux soumis du Tafilalet se montrèrent d'excellents guerriers pleins d'ardeur et de cran. »

« Alors, me dis-je, en fermant les yeux, ces hommes qui nous avaient combattus avec une telle énergie lorsque nous voulions entrer chez eux, étendre notre loi sur leur tribu, conquérir leur pays, ces hommes qui défendaient leur religion, leur race, leur sol, se joignent à nous et, volontairement, sans y être contraints par la nécessité, avec la même fougue combattent des hommes de même race et de même religion qu'eux, et s'emparent avec nous, pour nous, de cette région qui est tout près de la leur, qui la continue, qui n'en est séparée par aucune frontière. Le Maroc n'est donc pas une patrie. »

Non, le Maroc n'est pas une patrie. Lorsque nous y sommes entrés, il a semblé prendre

conscience de lui-même et se défendre comme un corps vivant: il s'attaquait plus qu'il ne se défendait. Chaque tribu, chaque clan se battait contre soi, chaque famille même, car souvent la moitié des frères est d'un côté de la frontière, la moitié de l'autre. Le Maroc a été conquis et défendu par le Maroc.

Quelle unité pouvait être la sienne? Unité d'intérêts? Le campagnard du Sud qui vit misérablement de racines ne se croit pas l'associé des citadins de la côte. De religion? L'Islam est celle de la moitié du monde, il rapproche le Maroc des autres peuples beaucoup plus qu'il ne l'en sépare. De race? Non, puisqu'il y a au moins deux groupes ethniques: les arabes et les berbères. De coutumes? La coutume berbère différente de la coutume arabe se divise en une multitude de branches. De langue? Même pas, les dialectes sont si dissemblables que les tribus ont de la peine à se comprendre.

Nous avons essayé d'en faire une patrie. Nous lui avons donné une première unité en l'enfermant dans un quadrilatère d'hommes en

armes: quatre côtés, une figure géométrique, presque une patrie. Nous lui en avons donné une seconde en lui imposant un commandement unique: un seul chef, des lois, des institutions, surtout des signes identiques: les offrandes au Sultan chaque année, le manteau bleu des mokhaznis, les lois précédées et suivies des mêmes formules, le drapeau français associé au drapeau chérifien. L'unification est depuis peu terminée. C'est au nom du Sultan que les lois sont promulguées et les sentences rendues, les fonctionnaires et les soldats du Sultan maintiennent l'ordre sur l'ensemble du territoire. Maintenant on parle d'un Maroc et l'on ne se trompe pas. Combien de temps aura-t-on ce droit? Tout le temps que ce commandement unique durera. La harangue d'un politicien, le mécontentement d'un orgueil froissé, un coup de poignard et, dans l'espace d'un éclair, le Maroc peut disparaître, se disloquer en royaumes ou en tribus comme il l'a fait souvent. Je le veux bien, en lui demandant de signer des traités valables pour toutes ses régions on lui confère un autre genre d'uni-

té, mais bien fragile, analogue à celle d'un syndicat, d'une usine, d'une maison de commerce: les habitants sont des ouvriers et des employés, c'est à dire des hommes de mauvaise volonté.

Oh! Il ne faut pas crier à l'anathème, l'unité des nations européennes est plus solide mais n'est pas beaucoup plus profonde que celle du Maroc. Toute l'Europe centrale a été découpée en 1919 comme dans un tissu. La Pologne est une création des diplomates et cependant les Polonais aiment ardemment leur pays. La Suisse n'a aucune unité naturelle puisque les cantons sont de race, de langue, de religion différentes, les citoyens suisses sont parmi les plus chauvins. On s'imagine qu'une nation sort d'une volonté commune, répandue dans un groupe d'hommes: « Une nation est une âme, un principe spirituel », disait Renan. L'histoire prouve le contraire. La France, l'Allemagne, l'Italie pour n'en citer qu'un petit nombre ont été faites par la volonté de quelques individus. Nous ne nions pas l'importance du sentiment dans la constitution des

patries, il existe mais il doit être exploité par quelques hommes. Les Rois de France, Jeanne d'Arc, Cavour, Bismark ont eu des partisans ou des serviteurs, ont conquis par la persuasion ou la force. Les nations les mieux constituées, les plus naturelles ont été une œuvre artificielle.

Quant au patriotisme lui-même, ce sentiment qui s'enracine dans l'âme de tous ceux qui ont ou ont eu une patrie, il est si peu réfléchi que ses fidèles ont de la peine à l'analyser. Ils font un acte de foi. Interrogez-les. Beaucoup aiment le sol, le milieu qui les a vus naître et vivre. Vaut-il la peine de mourir pour de la terre, du bois, de la pierre, même magnifiques? La vie humaine a une autre valeur. D'autant plus que la mort risque d'être inutile, la victoire de l'ennemi ne changera pas grand'chose à ce que l'on veut garder intact, il vaudrait mieux recevoir ou donner la mort pour arrêter la pioche du démolisseur ou annuler les ordres du constructeur. D'autres craignent en laissant entrer l'ennemi chez eux de perdre les bonnes places dans les fonctions

publiques ou privées: c'est là un motif sans grande noblesse. Certains défendent un langage, une tradition, une histoire, des lois: ces éléments sont bien vagues et ne seront pas nécessairement détruits par une défaite: la civilisation athénienne n'a jamais été si florissante qu'après la chute d'Athènes, l'Islam ne s'est réveillé qu'une fois conquis. Et puis, lorsque les vaincus parlent, pensent et veulent comme les vainqueurs, aucune force n'a pu les contraindre, c'est d'eux-même, par un geste réfléchi ou par indifférence qu'ils ont abandonné. Pourquoi défendre jusqu'au souffle suprême ce que nos fils laisseront disparaître? Il nous faut conserver le plus grand bien, la liberté? Je ne crois pas qu'elle mérite qu'on lui sacrifie la vie puisque les condamnés préfèrent à l'échafaud la prison perpétuelle.

Le patriotisme est un sentiment qui entraîne les sacrifices les plus nombreux et les plus absolus. Pour lui on donne non seulement sa vie mais celle de tous les siens. Livrer volontairement, délibérément, en toute conscience sa femme et son fils au bûcher, voilà un acte immense: c'est celui que font ou que sont prêts

à faire tous ceux qui aiment leur pays et cependant leur amour n'est pas raisonné.

Je ne dis pas qu'il faille le condamner parce qu'il est inexplicable. Il puise sans doute sa force dans son obscurité. Clair comme un axiome, il n'existerait pas. On doit l'accepter comme un fait, il faut même l'honorer comme un fait humain. Humain? Il l'est et le restera tant que les hommes seront organisés comme ils sont: il n'existait pas quand ils étaient quelques-uns et n'avaient pas de patrie; il est tard venu dans l'histoire du monde; en France, nous ne sommes pas sûrs qu'il existât avant 1789; en tous cas, il n'avait pas la forme que nous lui connaissons. Aujourd'hui les hommes sont divisés en patries. Il faut admettre en soi, côte à côte, mais séparés, une raison qui voudrait tuer un sentiment, un sentiment qui triomphe de la raison.

Si je m'interroge sur mon patriotisme, si je le dépouille de toute sa littérature, si je le décante aussi bien que possible, si j'en arrache tout ce qui n'est pas solide, je vois un horizon, un horizon limité, petit dans le monde, petit

dans ma vie, petit dans mon ambition, et pourtant à qui me demanderait si je suis prêt à mourir pour mon pays, et bien je répondrais comme les autres.

Et si maintenant je me penche sur l'âme d'un Chleuh dissident, j'y vois des choses bien étranges. Il murmure en lui-même: « Ils ne font pas l'amour comme nous, mais comme les chiens; Sidi Ben Nour a dit qu'ils ne passeraient pas le fleuve et que leurs fusils se retourneraient contre eux; je ne veux pas être jugé par leur caïd, mais par ma djemaa; Mohamed prétend qu'ils sont riches et pas plus méchants que les autres, mais Larbi qu'ils ont un œil au milieu du front; je n'ai pas besoin de leurs avions et de leurs canons; je veux que notre vie reste comme au temps des anciens; si je vais de l'autre côté, c'est Bouchaïb qui prendra Fathma, si je fuis devant eux, Fathma me jettera du henné au visage ».

Voilà pourquoi ils nous ont fait une guerre impitoyable, sont morts de faim, sont tombés sous nos balles et ont tué nos plus beaux jeunes gens. Mais leurs motifs ineptes remplissaient leur rêve comme mon horizon remplit le mien

et nul ne peut affirmer qu'il soit moins raisonnable de faire la guerre pour la fidélité à une tradition, que pour une chaîne de montagnes qui ne m'appartient pas et se profile bleue dans le lointain.

## XI

Je n'avais pas trouvé la solution d'un problème, je m'étais répondu, ce qui suffit au voyageur. En colmatant cette voie d'eau, je m'en aperçus bien vite, j'avais fait à ma barque une nouvelle blessure. Si les Marocains n'ont pas de patrie, pourquoi sont-ils toujours en guerre? Au début de leur histoire on les a vus entraînés à des conquêtes par l'Islam. Mohammed avait dit: « Lorsque vous rencontrez des infidèles, tuez-les au point d'en faire un grand carnage. » Ils s'en payèrent à cœur joie et quand le premier conquérant arabe eut traversé le Maroc de part en part jusqu'à l'Océan, il fit entrer son cheval dans l'eau et s'écria: « Seigneur, si cette mer ne m'en empêchait, j'irais dans des contrées plus lointaines

encore en combattant pour ta religion, en tuant tous ceux qui ne croient pas en ton existence et adorent d'autres dieux que toi ». La religion les entraînait. Elle n'explique pas leurs luttes entre tribus, entre villages, entre familles de même race et de même religion, luttes sans pitié où le butin n'est pas négligé, et qui se terminent presque toujours par l'incendie des maisons et la mutilation des cadavres. Combien en ai-je entendu raconter de ces batailles ! La cavalerie charge en désordre, hurlant, pétaradant, faisant flotter au vent et briller au soleil les burnous de couleur. Derrière la troupe des cavaliers arrive la horde des piétons. Les voici au village. Alors commencent les saturnales du feu et du sang. Des coups de mousquetons, des coups de couteaux. Pendant qu'une douzaine se bat, les autres pénètrent dans les maisons ; on les en voit sortir bientôt poussant devant eux des femmes hurlantes, portant sous les bras des sacs de douros ou des objets de cuivre, mais il leur faut aller vite : déjà des flammes jaillissent de tous côtés, des colonnes de fumée s'élancent, se joignent, forment un immense tourbil-

lon noir: le village est en feu. Malheur aux prisonniers. S'ils ne sont pas vendus comme esclaves, ils seront suppliciés. Les femmes mourront sous les outrages; les hommes auront les doigts coupés, les yeux arrachés, on leur fichera les mains au sol avec des bâtons; au sommet des bâtons, on mettra des drapeaux; on enfoncera une pomme dans la bouche des cadavres, on les abandonnera à la chaleur, à la nuit, aux mouches, aux oiseaux de proie, aux chiens, aux chacals; s'ils sont chrétiens, la torture sera à la fois plus raffinée et plus ignominieuse.

Je me demandais comment des hommes polis, aimables, accueillants, vivent dans un tel carnage et trouvent du goût à d'aussi lugubres plaisanteries? La réponse me fut suggérée par un sentiment qui naquit en moi au cours d'un voyage aux confins de la dissidence.

Je venais de Meknès. J'étais parti de nuit. — Oh! Ces départs au petit matin, quand on entend les chevaux de fiacre secouer leurs grelots et frapper le sol en cadence. — Mon car s'était engagé sur une route assez mal te-

nue, il avait escaladé deux mille mètres d'altitude en pleine forêt de cèdres; une fois le jour levé, j'avais aperçu à droite et à gauche les abris de branchage où nos partisans montent la garde en armes; j'avais croisé ces forêts munis de meurtrières et de créneaux qui ressemblent à des jouets; j'étais entré dans un désert où l'on ne voyait que quelques squelettes d'animaux et par-ci, par-là, un cavalier qui tenait son fusil en travers de la selle; nous avons descendu des ravins, traversé des rivières à gué, nous avons fui le gros de la civilisation. La route nous apparaissait comme une digue jetée en pleine mer: puisqu'on avait multiplié les vigies, la mer devait être dangereuse. Le car nous laissa dans une petite ville: barricadée de fils de fer barbelés, gardée par des mitrailleuses, elle ressemblait à une île. D'un côté, on apercevait l'Atlas comme la falaise d'une côte inaccessible, de l'autre l'océan des herbes sèches. Elle commandait à cette immense région, alors à peine soumise, mais celle-ci pouvait secouer sa servitude: cette plaine immobile, sans vie, sans une ondulation était prête à s'animer, se soulever dans une

vague énorme et crever au-dessus de l'îlot pour l'engloutir. Il y avait un équilibre de forces, on se demandait à quel moment il allait se rompre. Une sonnerie de clairon retentit, les centaines d'indigènes bariolés qui m'entouraient se figèrent silencieux dans la position de salut militaire. Pendant que le drapeau descendait lentement le long de la hampe, je me surpris à envier mes camarades soldats, j'aurais voulu participer activement à cette domination, imposer moi aussi ma volonté à ces hommes autour de moi, à ces hommes dans la plaine et sur la montagne, à ces villages que je devinais là-bas, au besoin par la force, surtout par la force. Je voyais la France qui figeait les corps, arrêtait les conversations, je la voyais vaincre devant moi. Je compris l'enthousiasme du barbare: celui qui met le feu aux récoltes. Il n'y a pas de vraie victoire sans destruction. On se sent vigoureux devant la faiblesse et vivant en face de la mort. La poitrine se dilate. Celle du jeune homme qui voyait la France triompher devant lui fut un instant gonflée du désir de dominer la plaine berbère par tous les moyens...

Il y a chez les Occidentaux des conquérants mais ils y sont moins nombreux que chez les Orientaux. On n'imagine guère une invasion française, italienne, espagnole. Les Croisades? Leur mobile fut la protection d'un lieu saint. Les guerres de Napoléon? Il est maintenant démontré que leur seule fin était de conserver à la France ses limites naturelles. Les colonies? Elles furent conquises sous la pression des nécessités ou par de nobles aventuriers qui mettaient leur gouvernement devant le fait accompli. Aucun de ces mouvements n'eut le caractère d'une invasion... Autrefois la conquête romaine? Elle avait eu pour artisans des mercenaires, la plupart orientaux.

Les vrais conquérants ce sont les Huns, les Vandales, les Germains, les Arabes, tous ceux qui n'ont pas de frontières bien nettes autour de leur pays et de leurs champs, ceux qui parlent de race, se disent le fléau ou l'envoyé de Dieu, ont une idéologie. Les indigènes marocains ne se contentent pas de piller, ils brûlent; de tuer, ils s'acharnent sur les cadavres. Ils respectent les monuments, mais lorsqu'ils

sont trop solides pour céder au premier coup. Ils connaissent, eux, la joie de dominer.

Quand Abdel Krim fut sur le point de se rendre, il dit au lieutenant de vaisseau Montagne une phrase qui voulait paraître ironique mais était chargée de beaucoup d'envie: « Votre civilisation est la civilisation du feu. Vous avez de grosses bombes, donc vous êtes des civilisés... Je n'ai que des cartouches de fusil, donc je suis un sauvage. »

## XII

Devant le spectacle de la vie indigène, j'aurais pu sans fin me poser des questions et trouver des réponses; celles-ci, loin de calmer mon esprit l'eussent excité, car elles étaient, en fait, de nouvelles questions lorsque je m'aperçus que j'étais sur une mauvaise route; on ne cherche pas des raisons aux actes des hommes comme aux fleuves des sources; l'action ne jaillit pas des motifs, c'est nous qui choisissons entre les motifs; sauf dans les moments où nous sommes automates nous agissons parce qu'il nous plaît d'agir, pour le plaisir, par jeu: le travail de la cuisinière, de la mère de famille, du maçon, du prêtre, du professeur est

un jeu sous peine d'être une corvée. Si les motifs ont pesé sur notre décision nous n'y pensons plus dès que nous agissons; nous oublions même le plus impérieux de tous, la nécessité: le bureaucrate ne songe pas qu'il est là pour nourrir sa famille, il aime ses gomes et ses papiers, le militaire finit par apprécier l'exercice, je suis certain que le forçat trouve une certaine joie aux travaux qu'il fait malgré lui: il ne pense pas au bâton. Un homme qui chercherait à chaque instant les raisons qu'il a de faire telle et telle chose deviendrait neurasthénique ou fou. La plupart de nos grandes actions, celles qui nous font admirer ou détester et nous dispensent de grandes joies, ne sont dictées ni par l'intérêt, ni par la nécessité, ni par la morale, ni par la raison, elles sont des jeux. Jeu la politique des militants qui vont jusqu'à l'ultime sacrifice, la science qui plonge toute une famille dans la misère, le sport qui nous fait courir d'immenses dangers. Jeu la guerre: il me souvient de ces trois soldats qui s'étaient promis de ne pas tirer sur l'ennemi; ils appartenaient à un ré-

giment de chars d'assaut; au moment du combat ils rejoignirent leur poste, partirent avec les autres, restèrent quelques minutes sans tirer, mais quand la mitrailleuse faucha le champ de vivants, ils ne résistèrent pas: eux aussi ils firent feu et jamais ils ne connurent plus joyeuse moisson. Jeu enfin le jeu: il pense au gain le joueur, mais le gain n'explique pas sa passion puisqu'immensément riche il risque sa fortune, il joue pour le seul plaisir et va, entraîné par sa passion, jusqu'au suicide. Je me demande s'il ne joue pas alors sa dernière partie; tous ses biens sont évanouis, mais il a encore des bras — je n'ose dire pour travailler — mais pour mendier. Non, il monte au sommet de la roche. Que voit-il tout en bas entre les mains du Croupier? Le bonheur céleste? Certainement non. L'oubli? Il ne le voit pas comme une chose certaine. Il ne sait pas bien ce qu'il y a là-bas. Il joue le hasard de l'éternité. Jeu magnifique! Quelques secondes il suppute ses chances, mais le temps presse, comme tout à l'heure devant le tapis vert il

faut miser ou s'abstenir. Il pense « banco » et du haut de la roche, laisse tomber sa dernière carte.

Quelle que soit leur race les hommes jouent leur vie, mais tous n'aiment pas ce jeu au même point et ne le soumettent aux mêmes règles; celles-ci changent suivant la langue, le climat, le degré de civilisation, les principes restent les mêmes.

Les indigènes marocains sont beaucoup plus joueurs que nous : les petits cireurs de Casablanca, dont quelques-uns sont âgés de cinq ans, se rassemblent le soir et perdent aux cartes leur gain de la journée. Ils ne mangeront pas? Qu'importe. Ils gardent le souvenir d'une belle partie. Dans les villes indigènes, l'ouvrier est un artiste au sens le plus large du mot: n'avons-nous pas dit que les daveurs de terrasses travaillent en improvisant des chansons? Dans les villes européennes, ils gardent longtemps leur caractère fantaisiste pour ne pas dire enfantin; sauf s'ils viennent d'une tribu très besogneuse rien ne peut les contrain-

dre au travail lorsqu'ils veulent dormir, ni les coups, ni l'appât d'un gain qu'ils méprisent, ni même la faim qui fait à peine souffrir d'une petite brûlure. Ils semblent quelquefois évoluer vers nos méthodes: ils achètent des autos, ils font installer le téléphone, ils ont des dactylos; ils se servent à tort et à travers de ces instruments: ce sont des jeux auxquels on ne s'attache pas plus qu'il ne sied, témoin ce négociant ruiné qui vendit ses voitures et se laissa dorénavant bercer par sa mule avec la même apparente satisfaction que par sa confortable conduite intérieure. Dans le bled insoumis, ils ont un jeu très intéressant: les coups de feu; ils aiment les belles actions même dangereuses, les beaux combats, la belle mort; les attaques armées des brigands sont leurs brevets de courage; leur fantaisie guerrière se manifeste même d'une façon que nous trouvons inhumaine: un indigène dissident nous avait volé une mitrailleuse, il ne s'en est jamais servi contre nos soldats; les jours de foire, il se dissimulait derrière des rochers, à

flanc de colline et tirait sur la foule de ses amis, pourquoi? Pour le simple plaisir de voir leur stupeur. Il renouvelait sans le savoir un geste de Moulay-Ismaïl. Toutes les fois qu'on lui amenait son cheval et que cela lui chantait, il faisait, d'un coup de sabre, sauter la tête de son palefrenier. Dans le bled pacifié, lorsqu'ils n'ont pas eu le temps de s'abâtardir, si l'on a besoin d'eux pour une opération militaire, ils s'empressent de s'enrôler. A son capitaine qui lui demandait pourquoi il voulait se battre, un vieillard, devant moi, les yeux brillants répondait: « Mon capitaine, c'est aujourd'hui le beau combat » et ces deux derniers mots il les prononçait avec l'intonation sensuelle d'une femme qui dit: « Une robe merveilleuse ». Je ne connais pas grand'chose dans le folklore des provinces françaises qui soit comparable à la réponse d'un paysan Ben Mguild à son officier. Lorsque sa tribu s'était soumise elle n'avait plus un seul vêtement, plus un grain d'orge, plus une cartouche; elle était nue, sans forces, terrassée par toutes les maladies. Non seulement le chef de bureau

avait fait soigner tous ces malheureux, mais il leur avait donné des champs, des semences, des charrues, il leur avait même enseigné le travail qu'ils ignoraient complètement; il avait de cette façon couvert le pays de céréales, d'arbres fruitiers, de pâturages; il en avait fait un vrai coin de France où vivaient des fermiers opulents. Quelques années après, fier de son œuvre, il fit une tournée et interrogea un de ceux dont la réussite était la plus éclatante :

— « Tu te rappelles le jour où vous êtes venus? Vous avez changé depuis? »

Alors le berbère, sans haine mais avec nostalgie lui dit quelques mots que l'on peut traduire :

— « Oui, mon commandant, tu nous a enrichis, mais tu as fait de nous des bourgeois ».

Nous ne voulions pas chercher la vraie raison de leurs luttes. Nous l'avons trouvée. Ils se battent comme ils font toute chose, par jeu. Leur façon même de guerroyer aurait dû nous le montrer : leur action est rapide, brillante, colorée, ne s'accommode ni des lenteurs, ni du silence, ni de la discipline ; toutes les fois

qu'elles le peuvent les femmes les accompagnent; vêtues de leurs plus beaux costumes, elles les encouragent de leurs cris et jettent du henné au visage des poltrons; lorsqu'elles doivent rester au village elles attendent les combattants: à leur retour, elles improvisent des chansons pour glorifier les vainqueurs, des sarcasmes pour bafouer les fuyards, et pleurent les morts avec de grands cris en s'arrachant les cheveux, en se déchirant le visage.

Du même coup nous mesurons quels drames provoque la rencontre de notre formalisme et de leur fantaisie. Au caïd, nous défendons de percevoir les tributs par la violence, au paysan de récolter le champ du voisin, à beaucoup nous imposons les registres, les lois sociales, les grands principes; nous leur limitons le libre jeu du corps et du cœur. On nous reproche quelquefois de les combattre les armes à la main. Celui des armes est un des seuls jeux qu'ils aient de commun avec nous. Ce qu'il faudrait nous reprocher, c'est de les délivrer de la guerre et du pillage.

Toutes leurs actions étaient des jeux, nous avons remplacé cette notion par des lois et des formules. Ou plutôt, nous avons remplacé des jeux par d'autres que nous avons baptisés de grands noms, car nous jouons avec la Loi, le Droit, le Progrès comme Moulay Ismaïl avec la tête de ses palefreniers et le mitrailleur du Tadla avec la vie de ses frères.

### XIII

Malheureux! Je disais que l'amour du jeu, la fantaisie, l'insouciance sont les traits principaux du caractère marocain. N'avais-je point écrit, quelques pages avant, que les règles, les rites, les lois, les coutumes expliquent la plupart de leurs actions, que toute leur vie, du matin au soir, de la naissance à la mort, est soumise à une liturgie très sévère... Selon la formule célèbre, je me trouvais rejeté en plein océan...

Je voyais passer dans mon imagination les Hamatchas qui se cassent la tête en dansant, les paveurs de rue qui font un travail de forçat, mais sont heureux comme des rentiers, les jeûneurs du Ramadan qui se privent tout le

jour de nourriture, mais souffriraient de ne point le faire, lorsqu'un soir perdu sous un ciel inoubliable, je pensai que le jeu de l'amateur de cartes et celui de l'acteur ne sont point éloignés, que chez le comédien, la règle et le jeu s'associent étroitement.

L'acteur comme le joueur se soumet à une loi mais elle s'appelle un rôle, elle oblige tous les gestes à se dérouler selon un ordre précis; malgré cet esclavage de tous les instants, le comédien joue: nous ne parlons pas des libertés d'interprétation; il joue à la fois parce qu'il arrache ses actes à leurs conséquences naturelles et parce qu'il se donne en spectacle à lui-même et aux autres; le spectacle est jeu. Ainsi la comédie est à la fois règle et jeu.

Tout nous montre que les indigènes sont des comédiens. Non seulement leurs gestes sont réglés d'avance, mais toutes les actions et même tous les mouvements de leur âme sont spectaculaires: leurs joies, leurs peines, leurs dévotions se traduisent en gestes; les gorges poussent des you-you, les mains déchirent des

visages, les fronts touchent le sol; ils font presque tout en commun: ils disent leur prière ensemble, et ils se baignent dans la même pièce, les maisons d'amour sont groupées, ils vivent dans la rue; une fête chrétienne est presque invisible, une fête juive se sent plus qu'elle ne se voit, une fête arabe se voit, se sent, s'entend.

Leurs grandes actions surtout donnent l'impression d'un rôle et d'un spectacle: leur carême par exemple. Des musiciens qui embouchent des trompettes analogues à celles qui firent tomber les murs de Jéricho les réveillent avant l'aube, chaque famille prend un repas composé à peu près de la même façon, ils rejoignent leur chantier ou leur bureau: chacun sait qu'il ne boira pas, ne mangera pas, ne fumera pas avant le coucher du soleil, que ses voisins feront de même et seraient étonnés de le voir agir autrement; à midi, ils se reposent ensemble sans prendre la moindre nourriture; tout l'après-midi ils travaillent; leur premier repas a lieu au coucher du soleil. Ils sont entraînés dans une sorte de parade difficile

et dangereuse dont ils ne veulent et ne pourraient rompre l'harmonie.

Sur la scène, les souffrances comme les joies sont plus fortes que dans la vie, mais on les supporte mieux.

Nous parlions des Hamatchas qui, le jour de Sidi Ali, se fendent avec des haches, le cuir chevelu; seul dans sa chambre, aucun d'eux ne le pourrait, mais là ils ont des milliers de spectateurs venus de tous les points cardinaux; la pétarade des fusils les énerve, le rythme des tambours les étourdit; quelques-uns se promènent avec des haches qu'ils brandissent et qu'ils font claquer les unes contre les autres en les offrant; on voit alors de jeunes hommes sortir de la foule, prendre une hache à deux mains et se jeter la tête en cadence sur le couperet: la peau s'ouvre, la chair vive apparaît, le sang coule; ils rompent le cercle des curieux, ils descendent le ravin à toute vitesse, ils se laissent rouler dans les épines de cactus, ils arrivent au ruisseau et plongent dans la boue leur tête sanglante, ils sont fous, mais comme des interprètes de Shakespeare; les spectateurs ne s'y trompent pas:

ils ont des yeux effrayés, mais ils boivent tranquillement leur verre de thé et quand ils sont las de voir des crânes s'ouvrir ils montent au sommet de la colline où se déroule une brillante fantasia. Les acteurs eux-mêmes aux moments les plus solennels ou les plus tragiques ne craignent pas de rire, de faire une grimace ou une plaisanterie pour bien montrer qu'ils ne sont pas dupes de leur jeu, et rien n'est pour nous déconcerter comme ce mélange de pompe et d'ironie qui préside à toutes les fêtes arabes. Ils semblent dire: « Je joue au souverain, au soldat, au marabout, à l'homme qui se brise la tête; je joue bien puisque je commande, tue, bénis, me fends le cuir chevelu, mais ne soyez pas assez sot pour croire que je me laisse prendre tout à fait à mon jeu. »

Dans un cercle d'océans et de montagnes, le Maroc est une scène immense où il n'y a que des acteurs qui jouent le même rôle et se surveillent mutuellement, où l'on ne voit pas d'autres acteurs jouant des rôles différents sinon tellement peu nombreux qu'ils apparaissent comme des trublions: les Européens.

Quelques Arabes s'aventurent sur d'autres scènes. Ils arrivent en France et tâchent de mener la même vie qu'autrefois. S'ils sont perdus au milieu des Français, ils s'adaptent, oublient leur prière et l'interdiction du vin. Ces hommes, il y a quelques semaines étaient asservis à des coutumes du Moyen-Age: ils obéissaient aux sorciers, ils croyaient aux anges et aux démons, exécutaient des rites sanglants, faisaient par des sortilèges pousser les plantes dans les champs et naître l'amour dans le cœur de leurs belles; aujourd'hui, ils vivent comme leurs camarades, ils prennent leurs repas au restaurant, vont sur les plages ou dans les bals-musette et, s'ils veulent conquérir un cœur, ils mènent son possesseur au cinéma ou lui offrent des bijoux... Ils prennent tout à coup la nostalgie de leur bled; ils rentrent au Maroc. Ils retrouvent leurs vêtements, leur mosquée, leur hammam, leurs prières, même leurs superstitions. Quelques-uns ont eu l'esprit déformé par la politique, ils mènent alors des campagnes nationalistes; la plupart se contentent de reprendre la vie d'autrefois. Ils reviennent jusqu'en dissidence: si la mode de leur tribu l'exige, ils se laissent pousser les

cheveux et se durcissent les pieds comme de la corne en marchant sur des pierres; une fois chez eux, ils couchent sous la tente, font le guet, invoquent les marabouts et si les « roumis » viennent trop près, ils partent tout nus avec leur fusil et une poignée d'orge et défendent leur foi contre les chrétiens qui veulent tuer l'Islam. En changeant de scène, ils ont changé de rôle, très naturellement. On a vu un indigène algérien venir en France, comme soldat, conquérir tous ses grades, être nommé général, prendre sa retraite dans son bled natal, remettre sa djelaba et vivre comme ses frères. Nous avons de la peine à croire cette attitude sincère, nous en sommes scandalisés.

Et pourtant notre âme n'est pas très différente de la leur. Dès que l'on regarde plus loin que les vêtements et les gestes on est frappé des ressemblances.

Nous aussi nous assumons des rôles que nous ne pouvons modifier ni interrompre à notre gré. Au collège, nous adoptons une ligne de conduite que nous garderons quelquefois malgré nous jusqu'à la fin de nos études. Un éco-

lier faisait le pitre et ne travaillait jamais. Lorsqu'il jetait un regard sincère sur lui-même il se déplaisait. Il eut voulu devenir un bon élève, mais il avait assumé le rôle de pitre, lorsqu'il entrait dans une classe, il savait que ses condisciples réclamaient de lui des boulettes de papier et que son professeur n'en attendait que des réponses saugrenues, il était dans une incapacité presque physique de dépouiller ce personnage, il souhaitait mais ne pouvait demander qu'on le changeât de collègue, il eut voulu se trouver dans un milieu tout neuf, chez des gens inconnus, que sa réputation ne le suivît pas et que lui-même perdît la mémoire de cet affreux passé, afin de recommencer libre un présent.

L'asservissement à notre rôle devient quelquefois tragique. Lorsque les bandits sont las du coup de feu, il leur est difficile de ne plus l'aimer; quand on est bandit, on ne se fait pas garçon de magasin; ils doivent jouer leur rôle jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la guilotine; au moment de gravir les marches, il leur faut encore jouer à l'homme qui va mourir; s'ils regardaient la mort en face, ils n'ar-

riveraient pas vivants sous le couperet; ce qu'ils regardent c'est leur attitude devant la mort.

On se demande comment des hommes politiques peuvent réclamer une mesure qui contient en germe une guerre, une émeute, des ruines; il n'est aucune proportion entre les idées élevées mais incertaines comme tout ce qui est humain, au nom desquelles ils les justifient et leurs résultats, ils les réclament avec fougue, même s'ils en prévoient les suites; je suis sûr que cet orateur plusieurs fois s'est pris la tête dans les mains et s'est demandé: « L'idée que je prêche est-elle bien vraie? Ces réformes ne vont-elles pas amener le carnage sur mon pays? Ne serait-il pas mieux de se taire? ». Il a chassé cette idée et s'est levé de son fauteuil, il s'est penché à son balcon et devant la foule il a fait le discours que son rôle exigeait. Et les magistrats? Comment arrivent-ils à prononcer une sentence — quelques mots dits en quelques secondes après quelques minutes d'examen — qui se transforme en vingt ans de bague: vingt ans! Vingt ans, c'est long, c'est tout un âge mûr rempli de souff-

frances et suivi de toute une fin de vie où l'on est à jamais dégradé, et c'est le déshonneur d'une famille et de beaucoup de générations à venir. Pourquoi vingt ans et non pas quinze? Ce n'est donc rien cinq ans? Il a dit vingt ans parce que c'est à peu près ce que la loi permet, ce que le public attend, ce que le réquisitoire demande. Le réquisitoire est lui aussi un jeu de scène, il exige le baignoire, la mort ou la prison parce que cette phrase est la suite d'une autre bien cadencée ou la conclusion d'un développement qui doit faire frémir les auditeurs jusqu'à cette émotion suprême: comme si ces catastrophes devaient sortir d'une assonance ou d'un calembour! Pourquoi, mais pourquoi, justes cieux, font-ils cela?

Il faut comprendre leur erreur. Il ne faut pas les condamner. Ils sont des comédiens qui jouent un rôle, mais ils ne font pas attention qu'ils sont descendus de la scène, qu'ils se trouvent dans le parterre au milieu des spectateurs, qu'ils n'ont plus autour d'eux des comédiens et dans leurs mains des couteaux en carton, ils ne voient pas que leurs coups font saigner du vrai sang. Allons! Est-ce que

vous reprochez à Georges Pitoeff de laisser mourir Jeanne d'Arc et à ses partenaires de la mettre sur le bûcher. Non ! Eh bien, ne condamnez pas dans son âme l'évêque Cauchon. Lui aussi il jouait son rôle mais il oubliait que le tribunal religieux est plus qu'une scène, il passait si souvent du théâtre à la vie qu'il oubliait : il est permis d'oublier, nous oublions tous.

Collégien, bandit, homme politique, magistrat, évêque, nous jouons un rôle dont nous sommes dupes. Nous sommes sincères comme l'actrice qui passe par toutes les joies et souffrances de son héroïne et pleure avec elle des larmes non feintes. Elle ne peut au milieu du drame s'arrêter, elle doit continuer, aller jusqu'au dénouement, jusqu'à la souffrance qu'elle prévoit et qui arrive comme elle l'avait prévue, terrible ; lorsque la pièce est finie, elle ne joue pas immédiatement un autre rôle, il lui faut le temps de mourir et de renaître et, si le premier personnage n'a pas complètement disparu, elle renaît dans les déchirements mais une fois réincarnée elle bondit libre. Nous nous interrogeons sur la franchise des

musulmans : leurs peines, leurs joies, leurs élans, sont sincères et pourtant ils se regardent souffrir, être heureux, aimer; ils vivent leur rôle comme le comédien vit son rôle et comme nous vivons le nôtre.

Il y a pourtant des différences.

La multiplicité des rôles et surtout la façon dont ils sont accordés sont les principales. Chacun de nous crée ses rôles ou, si l'on veut, les laisse créer par les circonstances individuelles: notre milieu, notre métier, notre culture, notre constitution physique et psychologique; nous sommes l'auteur et l'acteur; plus exactement nous sommes des interprètes assez libres qui obéissent à plusieurs auteurs généralement anonymes... Les marocains collaborent à la création de leur personnage, mais quels que soient leur naissance, leur éducation, leur horizon, ils obéissent à un auteur commun Dieu, dont le Livre est un livret et qui règle lui-même le spectacle.

La soumission à une règle commune qui leur laisse une certaine liberté mais en fait des acteurs jouant sur la même scène un spectacle

bien accordé voilà en fin de compte, ce qui explique leur attitude : quand ils se lèvent, quand ils se lavent, quand ils travaillent, quand ils prennent leurs repas, quand ils aiment, quand ils font la guerre, quand ils dansent, quand ils souffrent, quand ils chantent, quand ils s'amuseut, quand ils pleurent, quand ils meurent, ces hommes cherchent que leurs actions soient conformes à l'ordre établi par Dieu et apparaissent comme telles aux yeux de tous les hommes.

Leur caractère nous semble rempli de traits contradictoires : sincérité et cabotinage, licence et servitude ; nous hésitons à dire s'ils sont des enfants au jeu, des saints qui ont accepté une dure discipline, des esclaves qui n'ont pas le courage de briser leurs chaînes, des artistes qui ne vivent que pour la parade ; ces traits se rejoignent et se fondent en un seul : ils sont des comédiens qui jouent avec passion un rôle écrit par Dieu.

\*  
\*\*

Cette psychologie s'est révélée à moi par tous les sens, un soir, dans le jardin de Bou-Jeloud, à Fès.

L'ombre s'était couchée sur les aloès, les palmiers, les orangers et sur ces gros iris rouges, qui, tout à l'heure triomphaient au grand soleil. L'humidité d'un ruisseau remplissait les voûtes sombres des arbres. Les bouffées d'une odeur épaisse et presque charnue m'arrivaient dès qu'un peu de vent déplaçait l'atmosphère. Les oiseaux s'étaient tus, lourds probablement comme cette obscurité et comme ce parfum. Des djelabas blanches, tout près du sol, se baissaient et se relevaient : les arabes faisaient leur prière. Je n'entendais pas le muezzin. D'autres bruits me cachaient son appel. Du milieu de la ville me parvenait le bruit continu des dameurs de terrasses : invisibles, perdus dans l'air du soir, peut-être léchés par les derniers rayons du soleil, ils chantaient un chant monotone et frappaient de leurs marteaux le ciment frais. Je souffre de ne pouvoir rendre cette plainte lente, hachée par le crépitement rapide des marteaux. Le bruit ne cessait de me parvenir mais disparaissait de temps à autre, évanoui dans mon oreille inattentive, pour reparaitre bientôt. Les concerts sont comme les spectacles : ils ont des plans distincts. Les dameurs étaient au fond ; tout près

de moi grinçait une vieille roue à eau; elle poussait un cri déchirant qui n'en finissait pas de faire souffrir.

L'air tout à coup fraîchit. Je fis quelques pas. Les créneaux du rempart se détachèrent nettement sur un ciel vieil or. Non seulement les créneaux se dessinaient mais aussi les brèches qu'avaient faites les hommes et le temps et qui n'avaient jamais été réparées. L'or du ciel resta un moment immobile, se veina de rouge et vert comme un cuir de Cordoue et disparut, brusquement lavé par la nuit. J'eus un frisson. Je me retournai. J'entendis en même temps le grincement du moulin et les marteaux des dameurs. Quelques Arabes se promenaient autour de moi, en groupe, d'autres assis parlaient à voix basse ou restaient silencieux, immobiles au bord de l'eau : « Quel calme dans un paysage aussi dramatique ! » me dis-je. La vieille roue fit entendre son gémissement long. « Non, ajoutai-je, en moi-même, ce beau ciel d'or et de sang, ces créneaux, ces brèches, ce moulin qui n'a jamais cessé d'être agonisant et ne meurt jamais, là-bas ces forçats du travail qui jouent avec

leur esclavage, autour de moi ces Arabes qui ont fait leur prière en même temps, qui rêvent au milieu d'un spectacle magnifique dont ils sont les figurants, voilà l'Islam dans un symbole que je n'ai pas cherché. Dans leurs conquêtes et sous l'épée du vainqueur ils n'ont cessé de se reposer et travailler lorsque cela leur semble bon, de se battre à tort et à travers mais en faisant chanter la poudre, de vivre insoucians, graves, rêveurs, ironiques également, sans que cela paraisse toujours, heureux de leur bonheur et de leur malheur, les vêtements bien taillés, le geste noble, le pauvre jouant au riche, le riche au vertueux, le vertueux au savant; ces fils du temps sont les esclaves d'une loi très dure, les interprètes assez libres d'une terrible comédie; ils se courbent sous le regard d'un Dieu qui surveille toutes leurs actions afin que nul ne dérange l'ordonnance du spectacle qu'il a composé et qui doit se dérouler sur cette terre de sécheresse jusqu'au jour où recevant ses fidèles comme un beau Sultan son peuple, il se mêlera à eux et qu'ils joueront ensemble le dernier tableau : « La féerie des anges et houris ».

Un garde indigène, le fusil sur l'épaule, vint nous dire qu'on allait fermer les portes et qu'il fallait partir. J'eus pour lui une parole aimable et je lui glissai une pièce. Il me montra une brèche par où sortir quand je voudrais. Il s'inquiéta de savoir s'il ne restait personne. Il ferma consciencieusement les portes et disparut.

Je restai un long moment encore en pensant aux choses qu'on vient de lire.

**3<sup>e</sup> PARTIE**

## XIV

### DE LA NATURE HUMAINE

Ces expériences bousculent mes idées acquises.

Admirer une toile dont les couleurs feraient du mal à la rétine; courir après des spectacles nouveaux sans bien savoir pourquoi; faire naître le rêve par tous les moyens: littérature, alcool, marche, danse des Aïssaouas; se comporter dans les affaires en poète et croire qu'on est un homme d'action; s'attacher à des traditions qui n'ont aucune base rationnelle, à des formules insignifiantes, à des détails qui ne satisfont bien ni l'intelligence ni le corps, qui ne répondent ni à des besoins tout à fait

intellectuels, ni à des appétits tout à fait corporels, voilà bien les attitudes qui s'imposent à nous comme si elles étaient issues de tendances profondes, deviennent nos grandes passions, nous donnent nos grandes joies.

Manger dans la mesure où sa faim l'exige, arrêter ses yeux sur une couleur reposante, penser que deux et deux font quatre ou que deux parallèles ne se rejoindront jamais, sont des actes parfaitement conformes aux besoins de notre esprit ou de notre corps; il semble qu'ils doivent nous attirer? Pas du tout. Ils sont impérieux mais ils ne nous dispensent qu'un faible plaisir. Ils éloignent même la joie : la faim autant que la nausée nous interdit de goûter un bon repas, ce qu'il nous faut c'est l'appétit. Une belle couleur nous lasse vite et nous avons beau nous répéter un axiome, en reconnaître l'évidence, notre intelligence reste insatisfaite, elle appelle des notions moins claires — moins intelligentes. Ce qui fait illusion, c'est que nous poursuivons avec ardeur la vérité scientifique et la nourriture de notre corps. Ces objets nous passionnent quand ils sont dans le lointain, dans le

clair-obscur, quand ils n'ont pas encore été rejoints: dès que nous les tenons, notre plaisir tombe. La plus exacte des sciences exige pour être aimée une continuelle poursuite.

Tous les objets que l'on classe avec peine dans les catégories: intelligence, corps, engendrent la passion dans la mesure où ils s'en éloignent.

Le sale n'est pas ce qui trouble l'esprit, puisque l'esprit, lorsqu'il le regarde le fait disparaître, il n'est pas ce qui nuit à la santé puisque toutes les choses sales ne sont pas malsaines: la crainte du sale est très violente, beaucoup plus que celle du faux ou du malsain.

Parmi certains actes ceux qui heurtent l'intelligence, la conscience, le goût, la propreté, qui répugnent à l'être tout entier, dont on a honte deviennent les vices indéracinables.

Il n'est pas de geste plus stupide et inutile que d'amasser de l'or spécialement pour n'en rien faire et de l'aimer sans savoir pourquoi: l'avarice est un défaut d'une extraordinaire puissance.

Nous pourrions multiplier les exemples.

Toutes ces sortes de passions, toutes celles que nous avons énumérées au cours de cet ouvrage sont violentes et tenaces. Leur force nous prouve qu'elles sont humaines. Ne cherchons pas à faire de morale, à juger trop tôt : il est humain d'aimer son pays, de fumer, de pratiquer l'amour d'étrange façon, de faire de la littérature, de s'enflammer pour une formule vide de s'attacher aux rites de la religion ou de la politesse plus qu'à leurs principes. Ne cherchons pas à analyser, rattacher, déduire, il nous faut admettre. Malgré nous, nous faisons appel à des critères extérieurs : les préceptes, les lois, les habitudes, le châtement. Ils pèsent sur notre jugement.

Hors ce joug nous admettons qu'il n'est pas plus antinaturel de prolonger le plaisir de la chair que de manger au-delà de sa faim, de tuer pour assurer le triomphe d'une politique que pour étendre les frontières de son pays ; l'amour de l'or ne diffère pas beaucoup de l'amour, il est même plus pur, puisqu'il ne demande rien à l'objet aimé sinon d'être.

Vices ou vertus, puisque ces passions nous saisissent et nous transportent elles sont bien

à nous, elles sont nous. Or elles sont fortes dans la mesure où leur source est éloignée du corps et de l'esprit. Si nous sommes logiques il nous faut conclure que notre nature n'est corps ni esprit et même qu'elle est très loin des deux.

La belle découverte! Depuis toujours nous le savions, nous avons même au cours de cet ouvrage exprimé plusieurs fois que la partie proprement humaine de notre être, celle qui n'est angélique ni bestiale, se tenait quelque part entre le corps et l'esprit, dans ce clair-obscur où flottent la poésie et le jeu. Un de nos amis nous lisant disait : « La nature humaine est le point géométrique où l'ange et la bête tendent à se rejoindre ».

Allons donc ! L'ange et la bête ne tendent pas à se rejoindre, ils sont trop différents, ils sont liés ensemble mais se fuient. Notre nature est au point où le déchirement se produit. Nous sommes vraiment nous lorsque nous repoussons le corps et l'esprit à droite et à gauche, l'ange et la bête et, soulevant notre collier, nous bondissons et nous essayons de les fuir : nous sommes nous, la preuve en est

qu'à ce moment nous connaissons l'enthousiasme et la joie et que nous vivons avec intensité.

Être homme ce n'est pas enchaîner des idées avec une précision mathématique, c'est perdre la tête dans un roman, c'est boire du whisky afin de se saouler, c'est priser de la cocaïne, c'est danser comme les Aissaouas jusqu'à l'hallucination; être homme ce n'est pas faire disparaître sans aucun plaisir avec sa femme un impérieux besoin, c'est perdre son argent et sa santé pour une horrible maîtresse et lui demander les plaisirs du sadique; être homme ce n'est pas aller à la guerre par raison, c'est aller à la tuerie pour le plaisir de tuer ou sous l'impulsion d'une musique entraînante; c'est accomplir tous ces actes étranges que l'on admire ou que l'on condamne mais devant lesquels on s'incline comme devant une force, ces actes bons ou mauvais que l'on ne conçoit pas dans les esprits purs ou les animaux et que l'on est bien obligé de dire le propre de l'homme : c'est faire mourir de faim sa famille sur un tas d'or, c'est tuer une maîtresse infidèle et que l'on

n'aime pas, c'est se battre en duel pour une question de grammaire, c'est élever une barricade, c'est monter à l'assaut avec casoar et gants blancs, c'est pousser de ces hurlements qui sont sortis de joies tellement fortes qu'on ne sait pas bien si elles sont des douleurs, qui crispent et tordent et laissent perdus comme un choc.

Seigneur, voilà qui n'est pas encourageant, car elles vont tout droit à d'horribles catastrophes, ces passions qui sont issues de notre nature même. Le vice, l'alcool, l'avarice, le crime, le chauvinisme, le mysticisme délirant sont des maladies du corps et de l'esprit, ils ont pour terme la folie et la mort.

Poussés par une force qui se confond avec notre nature, nous courons toute notre vie vers l'abîme où notre intelligence et notre cœur voleront en éclats.

Voilà la plus banale des expériences: elle nous surprend comme si personne ne l'avait jamais faite.

## XV

### DE LA RELIGION

Quand nous avons écrit la première ligne nous ne savions pas où nous allions. C'est le hasard, ou ce que nous avons pris pour tel, qui nous a conduit. Et lorsque nous arrivions près du terme nous nous sommes retourné, nous nous sommes brusquement aperçu que nous avions suivi un itinéraire; nous étions engagé, il nous fallait poursuivre et nous avons abouti à une étrange conclusion dont nous sommes le premier effrayé: notre nature, ce qui s'appelle notre nature, telle que le philosophe la voit quand il ne recourt pas à une révélation, nous mène vers un horrible destin.

Nous avons de la peine à l'admettre parce qu'on nous avait sans cesse redit qu'il fallait suivre la nature. Et cependant nous aurions dû nous en douter. Nous sommes un compromis entre le mobile et l'immobile, la contemplation et l'action, nous sommes au contact de deux forces comme une pierre entre des meules qui tournent en sens inverse ! Nous sommes un monstre ! Il est normal que notre destin soit monstrueux.

Que faire alors ? Suivre les conseils de ceux que l'on dit être des sages et des savants : médecins, psychologues, philosophes, tous, plus ou moins, fabricants de morales ? Ils savent qu'ils se trompent.

Aussi bien cette science ne serait pas d'un grand secours. Je me déclare libre et je le suis en effet mais entre les frontières de ma nature : j'en suis le prisonnier. Or je sais où elle me conduit.

Non ! Le Sage se laissera entraîner, comme le sot, mais il se distinguera du sot parce qu'il ne sera pas dupe. Il se gardera d'étaler sa science car il encourrait d'inutiles réproba-

tions, ou de s'écarter de l'exemple commun car il risquerait des châtements. Il saura que la nature le conduit à des catastrophes mais il dira qu'elle est le meilleur des guides, il saura que les grandes idées ne sont que des formules creuses mais pour elles il combattra jusqu'à la mort, il sera patriote avec les patriotes, humanitaire avec les humanitaires, il sera vicieux ou sage suivant le moment et l'endroit. Mensonge ? Fourberie ? Non. Il sera sincère devant la nature comme il l'est devant ses amis : il s'y attache de toute son âme, mais il sait qu'ils le trahissent, il ne manque ni à l'amitié ni à la prudence. Le mépris, le grand, le souverain mépris est celui qui ne se montre pas.

Malgré tout, je voudrais une loi, une raison, une lumière, une étoile, quelque chose...

Il me faut aller vers un sort dont aucune force humaine ne peut nous éloigner.

Mais le mot, je l'ai écrit : « Aucune force humaine ». Il existe peut-être des forces inhumaines, au-dessous et au-dessus de l'humanité, et s'il en existe ne pouvons-nous en rien espérer ?

Il existe un Dieu, Il nous aidera ? Mais si nous sommes toujours nous-même et si nous-même est un monstre qui va à la maladie, à la folie, à la mort et peut-être vers quelque chose de pire: la haine de nous ? Dieu nous aidera à choisir des circuits ? C'est le terme du voyage qui nous intéresse.

Dieu doit nous assigner une destinée qui ne soit pas la nôtre et nous donner les moyens de l'atteindre.

Voilà ce qu'il doit faire pour nous.

Et voilà ce qu'il fait pour nous.

Laissez la philosophie: vous la retrouverez. Ce que vous devez faire, Je vous l'enseigne, acceptez-le. Je vous demande d'aimer votre famille, d'éviter les stupéfiants et le vice, de ne pas voler, de sacrifier votre vie à votre pays, Je vous demande cela et beaucoup d'autres choses, les unes agréables, les autres pénibles. Ne cherchez pas à savoir si mes commandements vous feront souffrir dans votre esprit et dans votre corps; ils contrediront vos tendances les plus profondes, ils vous semble-

ront contre nature, il arrivera qu'ils vous conduiront au mal plus vite que l'action défendue: l'amour du pays vous tuera plus sûrement que sa haine. Ne vous inquiétez pas, ces maux seraient pour vos actions et pour votre vie une fin détestable. Je vous conduis vers une fin qui n'est pas sur le même plan: puisque vous ne la connaissez pas, vous ne pouvez juger les moyens. Vous vous révoltez? Vous n'êtes pas raisonnable. Ce que vous connaissez de votre nature n'est pas rassurant. Vous ne pouvez rêver mieux que de la dépasser.

Oui, je le sais, le moyen que Dieu me donne, à moi chrétien, pour atteindre autre chose, que ma destinée, c'est la grâce, à moi musulman, c'est la Vérité.

Cette grâce, cette Vérité, cette chose immense, je veux bien l'accepter. Je serais même fou de ne pas la vouloir. Mais je me demande comment j'y puis accéder puisqu'elle me dépasse: je dois pour l'atteindre aller jusqu'à elle qui est infiniment loin.

Elle n'est soumise ni à l'intelligence ni à

la volonté. C'est de là qu'elle tire sa grandeur. Si de nous-même, nous pouvions y accéder elle ne serait plus surhumaine et ne nous servirait de rien.

Musulman, je suis libre de la refuser ou de l'accepter, mais si Dieu ne me l'apporte pas je resterai dans une ignorance qui me fera damner.

Chrétien, ma volonté et mon intelligence doivent s'incliner devant elle. Au moment où je ferai un acte d'humilité, si Dieu le veut bien, d'un seul coup je serai projeté au-dessus de moi et l'atteindrai. « Joie, joie, pleurs de joie » disait Pascal. Tous ceux qui ont péché et recouvré la grâce témoignent de cette joie. Après leur faute ils étaient désemparés, ils discutaient du bien et du mal, ils ne réussissaient point à déterminer leurs frontières. Suivant le guide de ce qu'ils croyaient être la nature ils glissaient de plus en plus loin dans le mal et trouvaient toujours des raisons pour le justifier. Un jour ils ont compris leur misère, ils ont avoué qu'ils ne pouvaient plus, ils se sont couchés par terre, ils ont attendu

comme une bête frappée, ils n'osaient pas lever les yeux pour implorer un miracle. Le miracle s'est fait. Ils ont atteint l'inaccessible.

## XVI

### LE PÉCHÉ DU CHRÉTIEN

Perdre la grâce, rompre avec Dieu, retomber dans cet état de nature si abominable et qui vous mène sans espoir de le dépasser vers un destin à la fois banal et horrible, si banal qu'on n'en voit pas l'horreur, la mort précédée de la maladie ou de la folie ou des deux, voilà le résultat du péché.

De même que toutes les religions admettent la nécessité ici-bas, pour l'homme, de se rattacher à Dieu, de s'y suspendre afin d'être soulevé au-dessus de soi, toutes, également,

affirment que par le péché, il rompt la corde, il roule dans les ronces et les rochers de la nature et qu'au fond de la crevasse, incapable de remonter par ses propres forces, pris entre deux murailles il marche inéluctablement vers son affreux destin. Elles annoncent même qu'arrivé au terme, à la mort, il tombera dans un autre gouffre creusé par la main de Dieu spécialement afin de châtier, un gouffre où l'horreur ne sera plus passagère mais éternelle, un gouffre de géant creusé pour une douleur inhumaine.

Le péché, j'ai essayé de le voir, vivant, chez eux et chez nous. Avec anxiété, je me suis penché sur des consciences de chrétiens et de musulmans. J'ai interrogé, déduit, interprété. Je ne sais dans quelle mesure j'ai réussi à plonger au dedans mais ici et là-bas, j'ai cru voir des âmes tordues par la crainte d'être abandonnées, de lâcher ou de ne point reprendre la corde qui suspend à Dieu.

Raconter les confidences que j'ai reçues, les unes simples et sincères, les autres pleines de

faux-fuyants, aveux qui ressemblaient à des plaidoyers, mensonges qui dupaient leur auteur, à quoi bon ? Je préfère laisser un chrétien et un musulman, qui sont mes amis, avouer chacun sa faute.

Voici comment parlait le chrétien : un jeune étudiant. Je l'ai connu, autrefois, à Lyon. Un soir d'examen comme nous étions tous deux très énervés, il m'a raconté sa faute. Le lendemain il m'apportait un papier : je le publie presque textuellement après avoir seulement changé la matière du péché.

« — Oh ! mon Dieu, cette faute, je l'ai commise, je viens de la commettre et cependant j'avais juré de ne plus jamais succomber. Je regrette ce que j'ai fait, sincèrement, du fond du cœur.

Non seulement je l'avais juré à vous mais à moi. Je m'étais promis et je n'ai pas eu le courage de tenir. C'était donc bien difficile ? Mais non, rien du tout. Il me suffisait de tourner la tête, de faire quelques pas, de

sortir, l'idée de la faute disparaissait. Oui, je pouvais me promener dans la rue, aller chez des amis, au cinéma et je ne péchais pas. C'était si simple. Je n'ai pas de volonté. Je suis un homme fichu. Et puis ? Que va-t-il m'arriver ? Il me faut attendre les conséquences de ce geste. Ma vie peut être gâchée pour toujours : le scandale, la prison, qui sait ? Et puis dans l'autre monde ? Non, dans l'autre monde, Dieu ne permettra pas. N'est-ce pas mon Dieu, que vous ne pouvez pas permettre ?

Et puis non, il ne faut pas songer à ces conséquences, si elles se produisent, elles sont le châtement, c'est bien fait. Ce que je dois regretter, c'est d'avoir péché.

Alors quoi ? M'en débarrasser ? Aller trouver un prêtre, maintenant, tout de suite ? Je serai débarrassé, complètement débarrassé... Tout de suite après ma faute, comme cela, non ce n'est pas possible, car enfin, je n'avais qu'à ne pas faire ce que j'ai fait, je savais que je péchais, je le savais au moment où

j'agissais, il y a cinq minutes. L'état où je me trouve est juste.

Chaque fois ce fut la même chose, en sortant du confessionnal, je me croyais très fort, je pensais que je ne pécherais plus ou plutôt je me le disais, puisqu'on se parle comme à un étranger. Il n'y avait en moi nulle idée de pécher. Un jour l'idée de la faute à commettre s'est présentée, je l'ai chassée, elle est revenue, je l'ai chassée à nouveau, puis comme un insecte qui se pose sur le bras et avant qu'on ait pu faire un mouvement, vous pique, elle s'est fixée. Alors j'ai senti que je ne résisterais pas, que la faute était en moi, qu'elle se développerait, qu'elle aboutirait au geste. Ce geste, je me le représentais une fois, puis une autre fois avec plus de précision, je le faisais en moi-même; oui, j'esquissais la signature que je n'aurais pas voulu donner et que je viens de donner, elle devenait de plus en plus fascinante; avec tout mon être je me portais vers elle, la poitrine tendue. L'idée de la faute grandissait, m'envahissait, elle troublait mon sang et mon esprit.

J'irai donc jusqu'à cette faute ? Mais pourquoi je l'appelle faute, est-ce si mal qu'on le dit ? C'est défendu ? C'est bien défendu, oui, mon Dieu, je sais que vous le défendez, mais cela me fera tant de plaisir, j'en ai tant envie, vous ne me le refuserez pas, ô mon Dieu. Est-ce si mal quand on en a tant envie et qu'on ne peut plus résister ? Tous ceux qui l'ont fait, étaient-ils des scélérats ? Non, et moi, cela me fera tant de plaisir que Dieu ne me le refusera pas.

Voilà comment je parlais. A ce moment je pouvais arracher le germe de la faute. Il fallait m'agenouiller devant le prêtre, lui demander l'absolution qui donne en même temps que le pardon, la force. Je ne l'ai pas fait ? Pourquoi ? Je me sentais si peu libre. Je me disais qu'il fallait malgré tout commettre le péché, que c'était inévitable.

Et le geste défendu, je l'ai fait, naturellement, presque comme un automate, en songeant à peine que c'était un péché... Alors j'allais vite, j'avais des mouvements saccadés,

j'ai pris mon stylo, je l'ai dévissé, je n'ai pas adapté le bouchon; à un moment donné, comme en pleine tempête il y a quelques secondes de calme plat, je n'ai plus eu envie, plus rien ne me poussait, j'ai senti que je pouvais rester sur place: « Non ce n'est pas la peine, je suis décidé, je suis lancé, je suis en plein dedans ». J'ai ouvert mon armoire très vite, j'ai pris le papier, je l'ai mis à côté, sur mon lit, j'ai fait ma signature n'importe comment, sale, j'ai sonné mon camarade: « Porte vite à la boîte ». J'ai entendu la porte se fermer et j'ai senti un soulagement, comme une grande délivrance, j'ai eu envie de pleurer, mais tout de suite après je me suis dit: « Tout de même, je suis bien dégoûtant ».

Et me voilà maintenant, après ma faute. L'idée de pardon est en moi. Oui j'ai envie d'aller trouver le prêtre. J'y suis tout disposé. Je veux attendre un peu, tout de même mais j'irai... Oh ! mon Dieu, est-ce que cette idée ne se développe pas en moi, grandissant, m'absorbant comme il y a quelques jours celle de

la faute... Il y a quelques jours l'idée de la faute, puisqu'il y avait une faute à commettre, aujourd'hui qu'elle est commise, l'idée du pardon... C'est trop facile ce pardon, comme c'est trop facile de s'arrêter de manger quand on n'a plus faim..

Oh ! mon Dieu plus je regarde en moi et moins j'y vois. Je ne sais plus ce que je veux, ce que je sens, ce que je pense. Je ne trouve en moi, aucune lumière. Oh ! j'aurais envie de me déchirer... Je vois seulement que je suis faible, affreusement faible ; je n'ai d'espoir qu'en raison de cette faiblesse et de cette obscurité et de cette misère. Oh ! mon Dieu, je suis une loque que l'on peut prendre et jeter. Mais aussi une loque que l'on peut emporter. Par moi-même je ne sais rien, je ne pense rien, je ne sais même pas si je dois me laisser tomber sur la route, comme une loque.

Mais de penser ces choses, il me semble que cela m'a fait du bien. Je me sens mieux que tout à l'heure. Le trouble lui-même a l'air de disparaître. Un peu de sérénité me

vient, mon cerveau et mes membres sont plus calmes. Comme je me sens bien... Où est mon chapeau... je n'oublie pas mes clefs ? Non. A cette heure, on le trouve... En revenant, j'achèterai les *Nouvelles Littéraires* ».

## XVII

### LE PECHE DU MUSULMAN

J'ai eu beaucoup de peine à obtenir les aveux de Mohamed ben Hadj. A la suite d'innombrables conversations j'ai imaginé ce qu'avait dû être sa crise de conscience. Mais peut-on parler de crise de conscience chez un musulman puisque pécher pour lui c'est manquer aux règles ? Même la perte de la foi devient la désobéissance à un précepte essentiel. On ne peut admettre chez lui, me semble-t-il, un drame intérieur, une révolte contre soi, une crise, que dans la mesure où il est moins un musulman qu'un homme. Bref j'ai reconstitué aussi bien que j'ai pu son état d'âme, je l'ai décrit. Je lui ai présenté ma

narration. Il me l'a rendue sans commentaire. Je n'ai pas insisté. Je la donne telle que.

« Me voici de nouveau chez mes frères. Comme je souffrais d'être en exil parmi les infidèles ! Il n'y a qu'un jour d'avion entre le Maroc et la France, à peine 1.800 kilomètres mais l'avion n'arrive pas à franchir cet espace infini. Même chez eux, au milieu d'eux, vivant comme eux, je me sentais lointain. Ils me confondaient avec eux parce que je ne portais ni la gandourah ni le tarbouch, je parlais leur langue sans faute, je conduisais ma voiture, j'avais une femme française et des amis français, mais s'ils avaient vu quelle distance nous séparait, ils auraient eu le vertige.

Je vivais à l'hôtel, je me levais à la même heure qu'eux, je passais mon temps le matin à la plage, le soir au casino, je prenais mes repas dans la même salle et souvent à la même table. Naturellement je ne pouvais faire mes prières, je buvais du vin, je mangeais même du cochon. Un jour j'ai rencontré Julien ; il m'avait connu au Maroc, il s'est scandalisé de ma conduite. « Comment toi ! ». Il pensait que

j'avais perdu ma foi. Je ne cherchais même pas à le détromper, je lui répondis par une formule évasive: « Il faut être de son temps ». C'est curieux, les Français si peu croyants s'indignent lorsqu'un musulman perd sa foi. Comme si un musulman cessait de croire !

Ce qui me répugnait le plus vivement, c'est leur nourriture. Il m'a fallu manger du cochon. Quelle ignominie que cette viande grasse, écœurante ! Tout mon être se contractait quand je l'avais dans la bouche. Il me semblait que j'allais la vomir. La première fois j'en ai dissimulé une partie sous des croûtes de pain afin de ne pas la manger. Le lendemain j'ai eu la figure pleine de boutons et l'estomac embarrassé. Combien le prophète est sage de nous interdire cette viande qui nous rend pesants comme une charrue. Et le vin ? J'ai voulu en boire, comme eux, plusieurs verres à mon repas. Ce fut d'abord assez agréable, il me semblait que mon esprit devenait plus lucide, je me récitais des Sourates entières et j'y prenais un très vif plaisir, je pensais qu'on faisait erreur sur le vin, qu'il n'éloigne pas de Dieu au contraire; puis ma tête s'est mise

à tourner ; quand je fus dans mon lit, non seulement ma tête mais toute ma chambre : si j'avais voulu réciter mes prières j'en aurais été bien incapable. Vraiment les infidèles ont des goûts diaboliques.

Et cette vie de luxe. Ces magasins pleins de lumière qui étourdissent. Ces femmes qui vous regardent avec impudence, que l'on rencontre partout, sur le trottoir, dans les cafés, à la sortie des églises et pour quelques douros se donnent à vous ! Et ces spectacles, et ces discours où il n'est jamais question de Dieu et qui vous entraînent malgré vous à la débauche ! Et ces crimes sur les journaux avec d'horribles gravures. Et même cette inutile rapidité ! J'allais très vite dans mon auto pour faire comme tout le monde, mais pendant une heure de trajet où il fallait sans cesse faire attention de ne pas mourir, je m'ennuyais encore plus que pendant une heure de bourricot dans le bled marocain, au soleil.

Julien croyait que toutes ces choses m'étaient agréables ; il fut bien étonné quand il sut que je prenais part à des réunions de

jeunes musulmans nationalistes : « Tu vis comme nous, me disait-il, tu as abandonné toutes les pratiques de ta religion et tu veux chasser les infidèles hors de l'Islam ». Il ne voyait pas que ma foi était vivante dans mon cœur si elle était morte dans mes gestes et même mes paroles.

Oui, dans mes paroles, puisqu'il m'est arrivé, non point de mal parler de l'Islam mais d'en laisser parler mal. Mes amis du bled m'auraient reproché ma conduite parce qu'ils sont ignorants, ils ne savent pas et cela vaut mieux. Moi je sais que le Musulman lorsqu'il y a nécessité, peut courber le front à condition de le redresser au plus tôt : et maintenant je le redresse.

Je finissais même à force de vivre et de parler comme un chrétien par ne plus penser tout à fait comme un musulman. Je finissais par oublier l'Islam. Pourtant Dieu qui voit dans les cœurs, voyait au fond du mien, ma foi intacte. Elle était dans une zone profonde, secrète, cachée à moi-même, mais elle était. Si quelqu'un m'avait dit une de ces absurdes

erreurs auxquelles les chrétiens sont attachés elle serait apparue.

Moi apostat ? D'abord il n'y a pas d'apostat. On en cite un ou deux à peine dans l'histoire. Quelle vie pour eux ! Leur récompense sera la malédiction de Dieu, des Anges et de tous les hommes. Non, Dieu m'est témoin que je n'ai cessé d'être croyant.

Et pourtant si, à vrai dire, je n'ai point péché je m'acheminais vers le péché et, depuis, en arrivant au Maroc, j'ai manqué aux lois. J'avais pris en France l'habitude de manger du cochon, de boire du vin, bref de vivre comme un chien. Au bout de quelques semaines ces actes que je réprouvais, sans que je m'en rendisse compte, m'étaient devenus presque une habitude. A mon troisième jour de Maroc, j'étais seul, j'avais le cafard comme ils disent, j'ai acheté une bouteille de vin, de ce vin du pays si lourd ; j'ai bu jusqu'à être complètement étourdi. Ensuite je suis allé au quartier réservé, je me suis montré saoul avec des femmes, moi, chérif.

Je ne pense pas que ce soit vraiment un péché et que Dieu m'en veuille, mais il me

faut veiller sur ma conduite; il me faut abandonner ces habitudes que les Chrétiens m'ont données; leur fréquentation ne vaut rien; j'étais bien prétentieux de me croire invulnérable.

Je vais faire mes prières, faire l'aumône, éviter les boissons et les nourritures défendues et l'année prochaine au lieu d'aller en France, je me servirai de mes économies pour mon voyage à la Mecque. Après tout, je ne trouve pas si désagréable de suivre les lois. Et puis, il ne faut pas risquer inutilement. Dieu pardonne aux croyants. Il pardonne tous les péchés. Il est l'Indulgent, le Miséricordieux, mais il vaut mieux ne pas avoir à compter sur sa miséricorde lorsqu'on quitte ce monde pour l'autre.

Mon Dieu, j'ai fait ce que je ne devais pas faire. J'ai même failli vous abandonner, non dans une horrible abjuration mais par une stupide indifférence.

Je voudrais rester votre serviteur, non seulement vous garder ma fidélité, ce dont on ne s'abstient pas sans être fou, mais pratiquer tous vos commandements, afin d'être en face

des Chrétiens votre drapeau et pour mes frères un exemple. J'espère, mon Dieu, que votre bénédiction me permettra d'accomplir ce programme et qu'au jour du jugement, vous changerez mes mauvaises actions en bonnes. Alors j'avancerai vers le Paradis avec la troupe des fidèles et pourrai dire avec eux: « Louange à Dieu ! Il a accompli ses promesses ».

## XVIII

### LA CATHEDRALE ET LA MOSQUEE

Il ne faut pas s'étonner si vers le soir, le ton de mes réflexions change. Le réseau nerveux, tout le jour, s'est chargé de forces qui se mettent en mouvement, les tempes battent plus vite, l'esprit est plus clair, l'imagination plus colorée. Au Maroc, le soir est exaltant : la chaleur qui pesait sur les muscles et sur l'intelligence s'évanouit, on se sent délivré ; la lumière du soleil n'est plus qu'un fluide léger qui transforme en paillettes les grains de poussière suspendus au-dessus du sol et nimbe les monuments.

Je rêvais assis dans un jardin de Marrakech, l'odeur des roses se mêlait à celle des orangers, des oiseaux invisibles se chamaillaient dans les arbres, des ibis blancs picoraient autour de bœufs roux presque blonds; mes regards s'attachaient au minaret de la Koutoubia qui s'élevait un peu plus loin: il commençait en bas dans un ciel d'or, il montait doucement, dépassait les palmes, il portait enfin ses trois boules triomphantes au milieu d'un ciel bleu clair. De temps à autre un avion dont on n'entendait pas le bruit et dont on ne mesurait pas l'éloignement apparaissait comme un point noir dans le ciel limpide mais sans relief, il grossissait, ses ailes minuscules se détachaient l'une de l'autre, apparaissaient nettement; il restait un instant avec les mêmes proportions, semblait s'approcher de la Koutoubia, puis s'amincissait, ses ailes se collaient l'une à l'autre, il n'était plus qu'un point noir, il disparaissait... Je pensais vaguement au problème de notre nature qui me hante depuis que j'ai commencé d'écrire ces réflexions et

qui les a dominées toutes, à la distance qui sépare notre âme de notre corps, à nos fins dernières, à l'Islam, à la religion catholique.

Des amis parlaient autour de moi. Rien n'est plus favorable à la rêverie qu'une conversation nombreuse. Un instant je fermai les yeux. Un souvenir apparut sur l'écran de mes paupières. La cathédrale Saint-Jean à Lyon, était devant moi, une nuit où nous sortions d'une vieille maison « renaissance » qui fut détruite par les éboulements. Nous avions suivi la rue Tramassac et débouché en haut de la place. A droite et à gauche les maisons formaient un cadre, devant nous la cathédrale campait sa masse énorme, surmontée de ses deux tours carrées, devant un ciel où la lune, la nuit, les lumières électriques et le brouillard formaient une auréole violet sombre.

Pendant quelques secondes, la Cathédrale Saint-Jean et la Koutoubia de Marrakech furent l'une à côté de l'autre. J'étais sans doute poussé vers cette vision par des souve-

nirs littéraires. Il me sembla que la cathédrale et la mosquée parlaient.

*La Mosquée.* — Vous êtes le temple du paganisme et de l'idolâtrie. Votre dieu est triple : le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

*La Cathédrale.* — Mensonge. Nous avons toujours proclamé que ces trois personnes ne sont qu'un seul Dieu resplendissant dans sa parfaite unité.

*La Mosquée.* — Je vois sur votre portique trois images qui représentent les trois dieux que vous adorez et dans vos nefs des statues aux pieds desquelles des hommes sont à genoux.

*La Cathédrale.* — Comment ne comprenez-vous pas, vous dont les livres sacrés sont pleins de figures et dont les fidèles rendent aux saints un culte exagéré ?

*La Mosquée.* — De par le bled les ignorants suspendent des morceaux de chiffons aux tom-

beaux des hommes pieux, ils demandent aux marabouts de mettre de la salive sur leurs plaies et dans leurs danses s'imaginent communier avec Dieu. Nous les laissons faire parce que ce sont des hommes, mais nous réprouvons ces choses. Regardez-nous. Sur nos murailles vous verrez quelques traits: ce sont des lettres qui chantent la gloire de Dieu. En nous, vous ne trouverez aucun ornement.

*La Cathédrale.* — Les images de Dieu et des Saints sont sculptées sur ma robe de pierre; mes fidèles sont assez forts pour ne point confondre les symboles avec la réalité.

*La Mosquée.* — Symbole toutes ces choses, vous dites, alors symbole ce Dieu qui se fait homme et que vous mangez dans une Hostie comme un sauvage son père mort.

*La Cathédrale.* — C'est une réalité. Nous recevons en nous notre Dieu qui n'est pas mort mais vivant et qui nous communique sa vie.

*La Mosquée.* — C'est un peu ce que dit le sauvage. Il faut des esprits incultes pour admettre ces choses.

*La Cathédrale.* — La raison humaine est donc infinie si tout ce qu'elle n'atteint pas n'est pas !

*La Mosquée.* — Vous vous dites plus raisonnables que nous, par la raison vous domptez les eaux, l'électricité, la pesanteur, et votre foi serait une capitulation de la raison !

*La Cathédrale.* — Qu'est-ce que l'eau, l'électricité, la pesanteur ? Notre intelligence abdique devant les forces que nos mains enchaînent, elle peut bien se courber devant Dieu.

*La Mosquée.* — Nos mains s'avouent moins puissantes que les vôtres devant les forces de la nature, notre front s'abaisse plus bas que le vôtre devant Dieu, mais notre intelligence conserve ses droits.

*La Cathédrale.* — Notre intelligence est aussi humble devant Dieu que notre corps.

*La Mosquée.* — Notre religion n'est pas orgueil. Si Dieu ne nous donne pas la foi nous ne la recevons pas, mais notre intelligence l'accepte sans cesser d'y voir. La vérité de notre religion est éclatante pour qui n'est pas aveugle. Dieu est un, voilà notre dogme, prier afin d'élever notre âme, faire des ablutions, jeûner afin de fortifier notre caractère, faire l'aumône, voilà nos règles essentielles. Tout le reste n'est que détail.

*La Cathédrale.* — L'évidence de votre vérité est ce qui sépare votre religion de la nôtre. Le mystère ne prouve pas que notre religion soit divine, l'absence de mystère prouve que la vôtre ne l'est pas. Si notre religion était faite par un homme, elle serait ce qu'est la vôtre. Lorsqu'un homme propose une loi il cherche qu'elle force l'entendement et ne soit pas trop sévère aux passions. Votre loi est claire à votre intelligence et n'oblige pas votre cœur à des sacrifices trop durs: beaucoup de règles qui vous accablent ont été créées après la mort de votre prophète. Dieu ne se soucie

que d'être vrai, il lui importe peu que sa loi paraisse claire ou confuse, dure ou facile, il sait même nécessaire qu'elle heurte l'intelligence et le cœur de l'homme puisqu'elle dépasse l'homme infiniment.

*La Mosquée.* — Nous aussi nous avons dans nos livres des passages obscurs et qui n'en sont pas moins vénérés.

*La Cathédrale.* — Je ne parle pas de ces difficultés d'interprétations communes à tous les ouvrages, même divins, écrits par les hommes : la vérité divine est si haute que ceux qui l'ont reçue ne l'ont pas toujours comprise. Vos fidèles ne montent pas jusqu'à cette vérité, vous avez fait descendre la religion jusqu'à eux, vous avez voulu qu'elle devînt recevable par tous les cœurs et toutes les intelligences quelles que soient la force et la lumière que Dieu y eût déposées.

*La Mosquée.* — N'avons-nous point réussi ?

*La Cathédrale.* — Vous avez voulu faire

œuvre naturelle, vous avez fait œuvre inhumaine. La preuve en est que les hommes ont dû la compléter et lui donner ce qui lui manquait. Ils l'ont fait comme de pauvres hommes peuvent le faire. Ils ont inventé les légendes, les marabouts, les sortilèges, les rites. La religion s'est approchée d'eux mais elle est descendue si bas que vous en rougisiez.

*La Mosquée.* — Notre religion dans sa pure doctrine est humaine. Est-ce inhumain de proclamer que Dieu est un ?

*La Cathédrale.* — Cela n'éteint pas votre soif.

*La Mosquée.* — Et de croire en un Dieu qui se divise en trois personnes, est-ce que cela peut vous abreuver ?

*La Cathédrale.* — Nous croyons en un seul Dieu qui est en Trois Personnes, nous croyons qu'une de ces personnes est née d'une femme, qu'elle a vécu au milieu de nous et qu'elle ne cesse d'être présente dans la Sainte Hostie.

Nous le croyons sans le comprendre parce que cette vérité est divine et non point humaine et qu'elle dépasse notre intelligence de toute la grandeur qui sépare Dieu de l'homme.

*La Mosquée.* — Et vous accusiez notre religion d'être inhumaine ?

*La Cathédrale.* — Notre religion nous dépasse infiniment dans ses principes. Elle est tout près de nous dans sa réalité. Y-a-t-il un sentiment plus humain que l'amour ? L'homme désire voir l'être aimé, le voir mieux toujours, être à ses côtés, vivre toujours plus intimement avec lui, entrer sans cesse plus profondément dans son cœur. Notre Dieu s'est fait homme. On a pu le voir, le toucher, l'aimer comme un homme, on a pu le détester comme un homme, on a même pu l'assassiner. Nous voudrions que les êtres aimés ne s'en aillent jamais ; après sa mort il est resté auprès de nous. Il s'est fait notre esclave. A tous les commandements du prêtre, il descend, bien vivant, au milieu de nous, dans ces églises de pierre, parmi l'encens, la musique, la lumière,

au milieu de nous, là, tout près, comme reviendraient un jour de fête, au milieu de nous, d'un long voyage, des amis; nous pouvons lui parler, le supplier, lui demander n'importe quoi, il nous écoute toujours, nous pouvons même faire intercéder auprès de lui, s'il semble ne pas écouter. Il est notre grand ami, notre grand confident, celui qui ne trahit jamais, celui qui pardonne toutes les trahisons, celui qui reçoit l'immense flot d'amour que nous avons en nous — je le sens là sur ma poitrine —. Mais il a fait plus; il a fait ce que nulle mère, nulle épouse, nul ami n'a jamais fait, ne pourra jamais faire. Il sait que nous voulons beaucoup plus que presser sur notre cœur l'être aimé, beaucoup plus que le comprendre, que d'en être compris, beaucoup plus que lui être lié jusqu'à la fin de nos jours par toutes les fibres de la présence et de l'amitié, il sait que nous voudrions nous mêler à lui complètement de corps et d'esprit, ne faire qu'un avec lui tout en restant séparé afin de pouvoir l'aimer encore, devenir lui et qu'il devienne nous. Cette chose inouïe, il

la fait. Oui, il descend sous les apparences d'une hostie, avec son corps, avec son âme ; avec son immense amour il entre en nous complètement. Nous le tenons là sur notre langue, là dans notre corps, non point chair contre chair, mais sa chair dans la nôtre, son cœur mêlé à notre cœur, et nous vivons ensemble, distincts, mêlés, battant de la même vie, respirant du même amour. Minutes inoubliables qui préfigurent seulement notre joie future, minutes où nous réalisons un miracle d'amour, un miracle humain que les hommes entre eux ne pourront jamais faire. Dieu a rompu encore une fois les lois les plus sacrées de la nature, les lois les plus humaines mais afin d'être plus humain, plus humain que les hommes ne le seront jamais ; afin d'être humain, profondément humain, il a cessé d'être homme et s'est fait nourriture, afin d'être plus homme que les hommes ».

J'entendis une plainte qui descendait de très haut, planait dans le ciel un moment, glissait sur la ville et la palmeraie, tombait sur les maisons, passait entre les portes, entre

les feuilles, frappait à toutes les oreilles. Les syllabes se détachèrent les unes après les autres, sans hâte; je les distinguai, les traduisant : « Il n'y a de Dieu que Dieu ». La Koutoubia appelait les fidèles à la prière.

## XIX

### LE PARADIS

Autour d'eux circuleront des jouvenceaux éternels,  
Avec coupes, aiguières et gobelets de frais breuvage,  
Dont ils ne seront point étourdis ni angoissés,  
Avec des fruits-délices selon leurs préférences  
Et des viandes d'oiseaux selon leurs désirs ;  
Pour eux, il y a celles aux grands yeux bleus et noirs  
Modèles des perles soigneusement gardées  
En récompense du bien-agir d'autrefois,  
Là, point ils n'entendront bavardages ou trivialités  
Là, rien que les mots : Bonjour ! Bonjour !

Voilà une description du paradis musulman,  
telle qu'on la trouve, à deux mots près, dans  
la traduction du Coran par le Docteur Mar-

drus. Un lecteur anonyme a écrit en marge : « Gourmandise, luxure et c'est tout ». J'écris par dessous : « C'est déjà quelque chose ».

Les Grecs estimaient que le bonheur se trouve dans la possession de la vérité. Leur paradis ne pouvait être qu'un tableau noir sur lequel la science était claire pour tout le monde.

Les docteurs de l'Eglise ? Notre mémoire étant sur ce point défaillante nous avons interrogé plusieurs catholiques. Ils nous ont déclaré que notre âme serait perdue dans une joie muette et que notre corps, absorbé dans cette extase, deviendrait insensible à la douleur et au plaisir.

S'il est vrai, ce bonheur nous suffit. Après tout ce que nous demandons c'est d'être heureux. Les formes nous sont indifférentes.

Mais puisque la religion nous laisse libre, pourquoi ne point nous offrir le luxe d'imaginer autrement ce bonheur. Celui qu'elle semble nous proposer est trop loin. Nous voudrions en créer un qui soit vraisemblable et

tout proche. Et puis, nous prétendons jouer, non point enseigner.

Procédons comme un dessinateur. Nous jetterons quelques traits que nous n'hésiterons pas à rectifier et même effacer à mesure que nous comprendrons nos erreurs.

Un point de départ: « Nous sommes contents ici-bas lorsque nous satisfaisons un de nos désirs ». D'où l'on tire : « Nous sommes pleinement heureux le jour où nous les satisfaisons tous ». Ce qui entraîne : « Les biens, auxquels durant notre vie, nous avons renoncé par devoir, pauvreté, incapacité ou même rassasiement nous les recevrons comme récompense ou par aumône ». Je précise, quitte à, plus tard, corriger : « Il n'y aura plus de chastes et nos femmes seront exquises; ce sera une grande joie pour tous ceux qui n'en auront point trouvé ici-bas ou n'en auront point été satisfaits de voir venir Celles aux grands yeux blancs et noirs. De même nous aurons des banquets où notre palais goûtera des joies intenses et nos yeux verront des toiles

enchanteresses et nos oreilles baigneront dans les plus belles symphonies ».

Quoi ! Ce paradis est indécent ? Allons. Nous est-il possible d'être heureux, parfaitement heureux sans les joies de la bouche, des oreilles et des autres sens ? Non. Eh bien, nous devons admettre qu'au ciel nous les aurons toutes. Il ne faut pas craindre d'affirmer une vérité, elle ne peut en contredire une autre. L'Eglise, elle, n'a pas eu peur de bénir le mariage.

J'entends déjà les timides qui m'objectent : ces jouissances sur terre étaient la satisfaction de besoins naturels : on mangeait pour apaiser sa faim, on caressait sa femme pour faire disparaître un désir et se perpétuer dans ses enfants. Bah ! La fin prétendue naturelle de ces actions fut trop souvent oubliée. Ce que nous avons aimé, c'est le plaisir et nous nous sommes rués vers lui. C'est vers lui que nous tendions et c'est lui qu'il nous faut pour être heureux. Les concerts que les anges nous donneront ne seront pas la table de Pythagore.

Ainsi notre paradis comme celui des musul-

mans sera le pavillon des jouissances. Nos activités supérieures ne seront pas pour cela négligées, nous leur réservons même un vaste et magnifique palais.

Nous y goûterons tous les plaisirs du cœur et de l'esprit. Nous aurons des amis fidèles à qui nous confierons toutes nos pensées sans jamais craindre d'être incompris ou trahis; l'amitié ne fera pas dévier notre amour, celui-ci coulera abondant et paisible comme un beau fleuve dans l'âme grande ouverte de notre épouse; malgré ces immenses passions notre intelligence sera libre et s'illuminera des plus belles vérités: l'univers entier avec ses tournoiemens d'infiniment grands et d'infiniment petits, sera étendu sous nos regards surpris comme une bête que l'on dépouille.

Un homme dont le cœur, l'intelligence, les sens s'épanouiront au sein de leur objet mérite-t-il d'être déclaré heureux? Oui, alors cet homme est un élu du paradis.

Nous éprouvons une grande difficulté à dessiner son bonheur. Il nous faut réaliser un prodige: faire que ses désirs ne se contredi-

sent point. Nous ne pouvons être heureux ici-bas parce que nous ne satisfaisons une tendance sans brimer les autres; nous ne buvons pas en même temps l'ivresse à notre gobelet et le plaisir aux lèvres d'une femme : voilà le drame qui doit disparaître au Paradis.

Quelles hypothèses nous faut-il inventer ? Peut-être sachant que nul plaisir ne doit nous échapper, nous les goûterons successivement tous, sans regret et sans hâte. Nous nous promènerons dans le jardin où il y a toutes les fleurs : nous irons à petits pas, guidés par notre seule fantaisie et certains que jamais ni la volonté du maître, ni le froid, ni l'ombre du soir ne nous chasseront ? Improbable. Même si nous savons que tout à l'heure nous cueillerons ce lis nous souffrons de ne cueillir maintenant que cette rose... Pour goûter une jouissance notre corps doit se mouvoir : l'itinéraire est le refus d'une multitude de voyages... Là-haut, il nous faut aimer sans êtreindre, banqueter sans nous mettre à table, adorer sans être à genoux, lire un roman sans tourner les pages, là-haut il nous faut admirer

et respirer la rose et le lis sans être obligés de nous pencher ni de les cueillir. C'est en nous que seront les sources de la joie. Notre intelligence trouvera en elle la vérité et nos yeux ne seront pas obligés de lui fournir des signes visibles, écritures ou chiffres : ils se reposeront aux couleurs les mieux assemblées ; ce ne seront pas nos mains qui feront passer devant eux les toiles et les estampes, aussi nos mains frémiront au contact des objets les plus doux. Au contact ? Non. Elles recevront une caresse intérieure comme nos oreilles entendront des musiques qui se formeront, sans orgues et sans violons, dans leur tympan. Pour aimer d'amitié nous n'aurons pas besoin qu'un homme nous prenne la main et pour aimer d'amour qu'une femme s'appuie sur notre épaule.

Sans s'évanouir le paradis des Musulmans est absorbé dans un autre plus vaste. Fantaisiste, inhumain, celui-là ? Pas du tout... Ce qui nous enchante ici-bas, c'est l'inutile, le jeu, le rêve, la poésie : sans les gestes nos joies

seront pures de tout caractère pratique. La morale elle-même ne nous arrêtera pas dans un pays où l'on connaîtra la joie de tuer sans faire mourir. Ce n'est point le plaisir mais la fleur du plaisir qui nous est réservée.

Il nous faudra tout de même être limités par ces deux murailles, l'espace, le temps. Il restera derrière cet horizon, au-delà de ce moment une infinité de merveilles; nous aurons devant nous, en nous, tout ce que nous pouvions avoir et nous avancerons sans en être jamais détournés ou retardés par aucun geste vers de nouvelles splendeurs dont nous ignorions l'existence avant qu'elles nous fussent accessibles. Cette distance ne nous fera pas souffrir. Nous aimions beaucoup moins la possession que la course, nous nous sentions heureux lorsque nous allions les bras grands ouverts à la conquête d'un trésor qui ne pouvait nous échapper et que nous tenions déjà embrassé dans notre âme. Notre bonheur sera celui du chevalier quand il part au combat, de l'astrologue quand il découvre une

étoile, de l'amoureux quand il se hâte vers sa fiancée, du prêtre quand il reçoit son Dieu.

Notre bonheur sera celui de ces hommes, de plusieurs de ces hommes, car délivrés de certaines limites nous serons tous les hommes que nous avons rêvé d'être. Nous nous précipiterons avec l'enthousiasme des passionnés : le héros, le vicieux, le savant, le saint, l'ivrogne, de tous ceux qui sont vraiment des hommes et qui nous semblent à nous qui nous traînons à moitié ensevelis dans la boue de l'esprit et de la chair, des anges ou des bêtes.

Notre Paradis a rejoint celui des Pères de l'Eglise car cet enthousiasme ne peut être que l'élan vers Dieu, à travers Dieu qui est ici-bas Vérité pour l'intelligence, Image pour les sens, Ami pour le cœur comme la lumière se divise dans le prisme en couleurs. Dieu sera la Lumière où nous trouverons toutes les merveilles de l'esprit, du sentiment et du corps, depuis la théologie jusqu'aux musiques des violons, depuis le rêve du poète jusqu'aux

chiffres du négociant, depuis l'avarice d'Haragon jusqu'à la plus inouïe des prodigalités, purifiées grâce à l'absence des mouvements et sublimées dans une splendide unité.

Nous courrons après Dieu qui est immobile mais immense et que nous devons gravir, pour le connaître, comme la montagne. Nous le parcourons pendant l'Éternité. Nous nous précipiterons en avant. Tirés par une force intérieure nous gravirons la Montagne à la vitesse de l'homme qui dévale.

C'est dans cette course insensée que nous trouverons le bonheur.

Joie de l'intelligence, oui, mais pas dans les axiomes de la géométrie.

Joie du cœur, oui, mais pas dans l'amour d'un être de chair.

Joie des sens, oui, mais pas dans les gestes immondes.

Joie mystique, oui, mais pas dans une extase immobile.

Joie de l'homme, joie profondément humaine, joie dont nous sentons la nécessité mais

qui nous briserait ici-bas, joie comparable de loin à celles qui nous font pleurer ou nous tuent ou nous rendent fous, à celles qui nous arrachent à nous-mêmes, joie au seuil de laquelle notre imagination s'arrête et notre nature une fois de plus terrassée, ivre d'être tuée au plus profond d'elle-même, hurle son impuissance, joie ineffable, joie, joie, joie.

## POST-SCRIPTUM

Ayant fini d'écrire ces réflexions, j'allai visiter les ruines du Chellah. On sait qu'il y a côte à côte un sanctuaire indigène et les vestiges d'une petite ville romaine, Sala Colonia. Je ne les connaissais pas encore.

Je commençai ma visite par le sanctuaire indigène. A peine avais-je franchi la porte que le charme des vieilles choses toujours vivantes entra en moi. Ce n'est qu'une ruine mais elle n'appelle aucune idée de tristesse ni même de mélancolie. Les murs de pisé sont couverts d'arabesques, ils sont aux trois quarts écroulés,

de grands arbres ont poussé à travers ou les entourent de leur tronc: c'est moins la lutte de la vie et de la mort que leur mutuel soutien. Il n'y a du reste en Islam aucune hostilité entre la vie et la mort, on passe de l'une à l'autre comme un enfant des bras de sa mère en ceux de sa nourrice: la mort est familière. J'ai toujours beaucoup aimé les sépultures musulmanes. Ce ne sont pas ces tombes dont les artifices compliqués cherchent à cacher notre peur du destin: nous croyons en l'autre vie mais la pompe de nos tombeaux prouve qu'il y a là-bas, dans la fosse, un mystère dont nous avons l'horreur. Les morts de l'Islam étendus sous une mince couche de terre n'ont pas de cercueils, leurs tombes sont marquées d'une simple pierre, elles ne sont pas entourées d'une muraille, elles ne sont pas éloignées de la ville, le cimetière commence bien souvent au milieu d'une place: en sortant de chez soi, on y débouche et sans aucune appréhension, on s'y promène, on y rêve, on y prie.

Au Chellah les tombes des sultans sont mal

entretenues mais on ne les a pas abandonnées. Elles sont même un lieu de pèlerinage. Il y a là sous un arbre touffu une fontaine miraculeuse. Un Sultan y faisait ses ablutions. Les Arabes y plongent leurs membres malades et sont guéris. Aux branches de l'arbre, je vois les ex-voto : vulgaires bouts d'étoffes, et sur le sol la trace des cierges ; l'âme du Sultan y vit encore.

Je fais une dizaine de mètres et me voici dans les ruines d'une médersa ou, si l'on veut, d'une grande école. A ma droite dans la direction de la Mecque, la salle des prières, à ma gauche, entouré par les chambres des étudiants, le patio. Il est le plus exquis de l'Islam. Une grande cour pavée de blanc et de bleu, d'un bleu très doux. Au centre, un bassin ; l'eau vient d'une vasque de marbre et circule bruissante sur la mosaïque. Quelle atmosphère de limpidité, de vie, de calme pour les études théologiques ! Les colonnes se dressent encore. Elles ont perdu leur fardeau, sauf une qui porte un chapiteau de marbre vert sombre. Elles sont de marbre blanc, admirablement polies ; la main s'y porte d'instinct et les ca-

resse. Dans le fond, j'aperçois le minaret: il est élançé avec mesure, il est sobre comme il convient à l'éducation de jeunes esprits. D'innombrables cigognes alimentent leurs petits, rient à haute voix ou glissent dans le ciel pendant que les « chasseurs d'Afrique » traversent leur route comme des flèches bleues. Tout cela est gai sans être exubérant, aimable, religieux, mais d'une religion très douce. Il y a des tombes, une mosquée, des chambres d'étudiants, de la verdure, de l'eau, des colonnes de marbre, des oiseaux; la religion, Dieu, la vie, la mort, la beauté, tout est là sans heurt et compose une admirable symphonie. Barrès a dit qu'il y a des lieux où souffle l'esprit. Dans l'est de la France, sur les sommets, il se peut que l'esprit souffle. Dans le creux de cette colline, l'esprit ne souffle pas, il est, il est sur toutes les choses, il les enveloppe, il n'est pas une brise mais seulement un air léger.

Sans transition je passe dans la ville romaine. Les maisons n'ont pas été construites en pisé mais en pierre: elles sont complètement démolies. La place publique et les rues sont

dallées d'énormes blocs; ils ont été défoncés. Sur la gauche une colonne torse, elle est forte; c'est sa seule vertu: sans le poids qu'elle soutenait elle est ridicule comme un portefaix qui a déposé son sac et marche les épaules courbées. Voici une statue sans tête, la toge s'écroule sur les jambes, l'une d'elles est pliée, comme au départ mais aucun mouvement ne suit son effort. Continuons notre visite: les thermes avec le four, la tuyauterie, et, dans un bassin circulaire, de l'eau. Je me rappelle la réflexion d'un guide en visitant les thermes d'Arles: « Ils pourraient encore servir ». Ceux-là aussi pourraient servir, mais ils ne servent pas: comme la statue sans chef, ils sont morts. La petite ville musulmane, tout à l'heure, n'était que terre, ornement, légèreté, symbole; le rêve tient toujours; je ne vois ici que de la pierre, du solide, du pratique, de la masse: la masse est devenue le support du néant. Je me dirige vers la porte, avant de la franchir, j'aperçois un amas bleuâtre: les os des habitants. Ils avaient été enfouis dans de solides tombeaux, mais les pierres résistent moins que la terre aux viols. Je préférerais mes

tombes démantelées et ma fontaine miraculeuse. Cette ville est un charnier.

Lorsque la barrière d'enceinte se ferme derrière moi je repousse les idées qui me montent à la tête et me dis: « Bah, ce n'était qu'une toute petite ville, plus vieille que l'autre et bâtie par des coloniaux, par des gens de rien, comme nous sommes nous: elle n'est que le reflet de Rome ». Je sens tout de même que depuis ma visite à Volubilis, il y a cinq ans, quelque chose en moi a changé...

*Achévé à Casablanca  
au mois de mai 1935*

FIN

# Table des Matières

---

Préface du Prince Charles Murat . . . .	9
Avertissement aux lecteurs . . . . .	15

## PREMIERE PARTIE

I Chapitre . . . . .	19
II » . . . . .	25
III » . . . . .	31
IV » . . . . .	37
V » . . . . .	45
VI » . . . . .	51
VII » . . . . .	57

## DEUXIEME PARTIE

VIII » . . . . .	69
IX » . . . . .	83
X » . . . . .	91
XI » . . . . .	103

XII	»	.....	111
XIII	»	.....	121

### TROISIEME PARTIE

XIV.	—	De la nature humaine .....	141
XV.	—	De la religion .....	149
XVI.	—	Le péché du Chrétien .....	157
XVII.	—	Le péché du Musulman .....	167
XVIII.	—	La Cathédrale et la Mosquée .....	175
XIX.	—	Le Paradis .....	189
XX.	—	Post-Scriptum .....	201



*Achévé d'imprimer fin juin 1935.*

**PRINTED IN FRANCE**

IMP. LOUIS JEAN — GAP  
PÉRIODIQUES — PUBLICATIONS  
BUREAU : PARIS, GRENOBLE, CASABLANCA